



# Danskernes Historie Online

Danske Slægtsforskeres Bibliotek

## Dette værk er downloadet fra Danskernes Historie Online

**Danskernes Historie Online** er Danmarks største digitaliseringsprojekt af litteratur inden for emner som personalhistorie, lokalhistorie og slægtsforskning. Biblioteket hører under den almennyttige forening Danske Slægtsforskere. Vi bevarer vores fælles kulturarv, digitaliserer den og stiller den til rådighed for alle interesserede.

### Støt Danskernes Historie Online - Bliv sponsor

Som sponsor i biblioteket opnår du en række fordele. Læs mere om fordele og sponsorat her: <https://slaegtsbibliotek.dk/sponsorat>

### Ophavsret

Biblioteket indeholder værker både med og uden ophavsret. For værker, som er omfattet af ophavsret, må PDF-filen kun benyttes til personligt brug.

### Links

Slægtsforskeres Bibliotek: <https://slaegtsbibliotek.dk>

Danske Slægtsforskere: <https://slaegt.dk>

# WILLIAM MONOD

*né 1841, mort 1866,*

*écologiste, fils du Dr. Gustave Monod et de Janet*

## SOUVENIR POUR SES AMIS

PUBLIÉ PAR LA

Section vaudoise de la Société de N.-Zofingue.

~~~~~  
*Imprimé comme manuscrit.*  
~~~~~

LAUSANNE

IMPRIMERIE GEORGES BRIDEL

—  
1866

# WILLIAM MONOD

—m—

## SOUVENIR POUR SES AMIS

PUBLIÉ PAR LA

Section vandoise de la Société de N.-Zofingue.



LAUSANNE

IMPRIMERIE GEORGES BRIDEL

—  
1866

## AVANT-PROPOS



Quand un jeune homme doué de talents supérieurs et sur lequel reposaient de légitimes espérances est arraché à l'affection de ceux qui l'aimaient, il arrive souvent que l'amitié, trompée par la douleur, présente comme déjà réalisé ce qui n'était encore qu'en préparation, et élève le défunt sur un piédestal qui ne lui appartenait pas encore. En publiant ce petit volume nous désirons que l'on ne se méprenne pas sur notre but et que l'on ne nous attribue pas la faute que nous ve-

nons de signaler ; nous savons les dons remarquables que possédait notre ami et nous nous réjouissions à la pensée de tout ce que promettait une nature comme la sienne, mais nous sentons aussi que ce n'étaient là que des promesses dont la mort est venue empêcher la réalisation. Il n'y a donc pas lieu de publier des *œuvres de Monod*, d'après lesquelles on puisse baser un jugement sur ce qu'il a fait ou ce qu'il a été. Le présent volume n'a pas pour but de le faire connaître au *public*, il doit être seulement un souvenir pour ceux qui ont été en relation avec lui et qui l'ont aimé. Ce cercle restreint auquel ces pages sont destinées expliquera le caractère d'intimité que l'on n'a pas craint de leur donner.

Ce volume doit son origine au désir manifesté par les condisciples de Monod, après la mort de celui-ci, de posséder les travaux qu'il avait lus au milieu d'eux dans quelques-unes des séances de leur société de Zofingue ; ils

décidèrent de faire précéder ces morceaux d'une notice, faite également pour la même société, dans laquelle un de ses membres avait rappelé la mémoire de l'ami dont tous portaient le deuil. Ce volume a donc le cachet de la société de Zofingue et c'est pour ses membres qu'il a avant tout été imprimé; mais on a pensé que quelques autres amis de William Monod et les personnes de sa famille seraient heureux de le posséder aussi; et ainsi cette publication, qui n'est du reste destinée qu'à une publicité restreinte, a été mise à la disposition de toutes les connaissances de notre ami qui le désiraient.

Il nous reste en terminant à remercier M. et M<sup>me</sup> Monod d'avoir donné leur assentiment à cette publication et d'en avoir augmenté la valeur en nous communiquant les dernières lettres de notre ami et en nous autorisant à en faire usage. Nous pouvons leur dire que leur fils si tendrement aimé a trouvé aussi à Lausanne bien des cœurs dans les-

quels il s'est fait une large place qui lui demeurera, et il nous serait doux de penser que nous avons contribué pour quelque chose à les consoler dans leur grande affliction en leur disant que le séjour de William au milieu de nous n'a pas été inutile et que son souvenir est un bien précieux pour plusieurs.

Lausanne, mars 1866.

---

**WILLIAM MONOD**

**NOTICE BIOGRAPHIQUE**

---



**Il n'est plus, il n'est plus !  
O Dieu ! tu le voulus :  
Courbons-nous vers la terre.  
Il n'est plus, et nos yeux  
Ne verront qu'aux cieux  
Notre ami, notre frère.**

. . . . .

**Jusques au rendez-vous,  
Adieu, frère ! adieu, frère !**

**J. OLIVIER.**

# WILLIAM MONOD

NOTICE BIOGRAPHIQUE, PAR A. BERNUS<sup>1</sup>

Une nouvelle aussi douloureuse qu'inattendue est venue répandre la tristesse et le deuil sur la jeunesse studieuse de Lausanne et, en particulier, sur la Société de Zofingue : Monod, qui, pendant un séjour de trois ans au milieu de nous, avait gagné la vive affection et le respect de tous ceux qui étaient en rapport avec lui, nous a été enlevé par une courte et terrible maladie. Une douleur profonde a saisi ceux qui le connaissaient d'une manière plus intime ; notre âme est en deuil, et

<sup>1</sup> Notice lue devant la section vaudoise de la société de Zofingue, dans sa séance du 6 février 1866.

c'est le silence qui conviendrait le mieux à mon état intérieur. Mais j'ai compris le désir qui m'a été manifesté de savoir quelques détails sur l'ami qui nous a quittés ; je m'efforce d'y répondre aujourd'hui en réunissant les souvenirs qui sont présents à ma mémoire et en m'aidant des lettres que Monod m'a écrites à moi-même, ainsi que d'un petit nombre d'autres adressées à des amis qui ont bien voulu les mettre à ma disposition.

Ce n'est pas un récit détaillé de sa vie que je prétends donner ; cela me paraît peu nécessaire dans ce moment, et d'ailleurs, ne connaissant Monod d'un peu près que depuis son arrivée à Lausanne, les éléments me manqueraient. Mais j'ai pensé qu'il nous serait doux, et, je l'espère, bienfaisant à tous, de nous arrêter quelques instants à contempler ce caractère si noble et si sympathique et à le suivre dans les diverses phases intérieures qu'il a traversées. Ce n'est point un panégyrique que je veux écrire ; je connais assez Monod pour savoir combien cela serait opposé à toute sa manière de voir et de sentir, aussi bien qu'à la mienne, et d'ailleurs, l'affection que je lui porte est trop vive et trop élevée pour qu'elle ait besoin d'entourer sa mémoire d'une auréole fictive.

Monod avait soif de vérité et il a lutté pour l'atteindre ; il avait un idéal moral, celui de tout chré-

tien vivant, la sainteté, et il a combattu en y aspirant. C'est ainsi que je l'ai connu, c'est ainsi que je voudrais le dépeindre. Et je désire que le souvenir de notre ami vous encourage et vous fortifie tous comme il me fait du bien à moi-même.

## I

William Monod est né à Paris le 14 juin 1841 ; il fait partie de cette branche de la famille Monod qui, d'origine vaudoise, mais acclimatée en France il y a quelques siècles, est revenue chercher dans le canton de Vaud (Morges) un refuge contre la persécution religieuse ; ayant repris depuis trois générations la nationalité française, elle a produit dans notre siècle tant d'hommes remarquables aussi bien par l'intelligence que par la piété ; famille réellement chrétienne et bénie, dont le souvenir sera toujours intimement uni à l'histoire du protestantisme français actuel.

C'est sous de telles influences que Monod fut élevé et qu'il grandit. Son père, M. Gustave Monod, un des médecins distingués de Paris, eut plusieurs autres enfants : William était l'aîné de sa sœur et de cinq frères, dont trois seulement lui survivent. Cette famille fut toujours très fortement

unie ; M<sup>me</sup> Monod, qui en formait le centre, inspirait à tous ses enfants une affection et un respect des plus profonds, aussi l'influence qu'elle avait sur eux était grande et bienfaisante. William n'en parlait jamais qu'avec la plus tendre vénération, et ses rapports avec elle furent toujours très étroits. C'est cette touchante intimité qui faisait dire à M<sup>me</sup> Monod après la mort de William qu'elle avait perdu non-seulement un enfant qui ne lui avait jamais causé une vraie peine, mais un ami précieux.

Monod aimait cette vie de famille et savait en apprécier la valeur inestimable : il en avait besoin ; aussi le mal du pays le prenait-il très vite à l'étranger, ce mal dont notre langue ne peut rendre qu'un des caractères et que les Allemands ont si bien appelé le *Heimweh*. « J'ai faim et soif de la vie de famille, » m'écrivait-il de Paris, il y a six mois, « à la veille de m'exiler dans cette Germanie où j'ai déjà tellement souffert du mal du pays. »

Mais les sujets des plus douces jouissances présentent aussi les plus grandes afflictions ; la famille de William en fit la douloureuse expérience lorsque, en août 1860, elle fut une fois déjà plongée dans le deuil par la mort de Frédéric, d'un an moins âgé que notre ami. La mort de ce jeune homme, moissonné à l'âge de dix-huit ans après une maladie de dix jours seulement, fit une profonde im-

pression sur William ; sa piété déjà réelle fut fortifiée par le souvenir des derniers moments de ce frère, qui, sans avoir montré jusqu'alors de dispositions religieuses, fut tout à fait changé pendant les quelques jours de sa maladie et donna avant de mourir de touchantes preuves de l'œuvre que Dieu avait accomplie en lui. (Voy. la récit qu'en a donné son père sous le titre de : *Derniers moments d'un jeune homme mort à l'âge de 18 ans*. Paris 1863.)

Cette vie de famille si chaude et si intense a certainement eu une influence prépondérante sur Monod ; il lui doit en bonne partie, sans doute, cette sensibilité de caractère qui faisait un des plus grands charmes de son intimité, ce besoin d'affection et cette délicatesse de sentiments qui se trouvaient en lui à un aussi haut degré. L'esprit avant tout chrétien dans lequel il fut élevé, lui inspira dès l'origine un très grand respect pour les choses de Dieu et lui donna de bonne heure le goût de tout ce qui est noble et élevé. Ce furent là les germes bienfaisants qui, se développant peu à peu en lui, l'amènèrent plus tard à un christianisme vivant qui devait diriger toute sa vie.

Il fit toutes ses études à Paris jusqu'à l'âge de vingt ans, et eut ainsi le privilège rare de pouvoir jouir de la vie de famille bien longtemps et juste-

ment pendant les années où le caractère se forme et prend ses principales directions.

Monod suivit les cours d'un lycée de Paris et ne tarda pas à s'y distinguer ; doué d'un esprit ouvert et de facultés très remarquables , l'émulation qui est à la base de tout le système français d'éducation, ne pouvait manquer de le stimuler dans ses études et de le pousser à un travail assidu. Ce système, dans lequel toute une volée est sacrifiée aux dix ou douze élèves les plus distingués , pour lesquels le maître se donne une peine infinie , en négligeant tout le reste qui ne peut suivre, ne fut pas défavorable à Monod ; il était un de ces élèves distingués, il devait réussir et il réussit. Ces premières années d'études lui furent d'un grand secours essentiellement en ce qu'elles lui donnèrent le goût et l'habitude de cette assiduité de travail qui est la première condition de toute étude sérieuse. Mais je l'ai souvent entendu se plaindre de ce que le système même de ces études l'avait, ainsi que ses condisciples, poussé à cultiver presque exclusivement les branches qui devaient faire réussir dans un concours, les branches brillantes et qui étaient de rigueur , au détriment de connaissances plus solides et plus indispensables ; de là une certaine inégalité dans des études du reste très bien

faites ; inégalité à laquelle il chercha lui-même plus tard à remédier avec un entier succès.

Sorti du lycée , Monod suivit les cours de la faculté des lettres de Paris , mais commença surtout à travailler d'une manière individuelle ; ses lectures portèrent essentiellement sur les branches qu'il avait été obligé de négliger jusque-là , comme l'histoire contemporaine , les sciences sociales , l'histoire naturelle , etc. Vers le même temps il aimait aussi à entendre quelques-uns des professeurs les plus distingués du Collège de France. L'improvisation brillante et enjouée de Saint-Marc Girardin attirait son goût littéraire si développé , mais tout l'esprit de l'orateur ne parvenait pas toujours à masquer une recherche avide de succès et d'applaudissements qui amusait Monod. La parole non moins spirituelle mais plus émue et plus convaincante de Laboulaye l'attirait davantage ; et ses leçons ainsi que ses écrits n'ont pas été sans influence sur les convictions de Monod ; mais c'est là un sujet sur lequel nous reviendrons. Après avoir passé sans difficulté le baccalauréat ès-lettres , il subit celui ès-sciences , et l'année suivante , il obtint le diplôme de licencié en lettres.

C'était sans doute une chose précieuse pour son développement intellectuel que les études , multiples que nécessitaient ces divers examens ,



dont le dernier surtout, celui de licence, demandait un travail très sérieux, qu'il put toujours se féliciter d'avoir fait. Mais une autre raison encore le poussait à prendre ces divers grades. Il fallait songer à l'avenir, et, quelque carrière qu'il embrassât, ces diplômes lui seraient utiles. — Il n'était en effet pas décidé sur la direction à donner à son activité : la médecine, que son père exerce avec tant de succès, ne l'attirait pas ; la carrière pastorale aurait mieux convenu à ses goûts et à son caractère, mais ici plus d'une raison venait le faire hésiter. Il se rendait trop bien compte des devoirs et de la responsabilité du ministère, pour que cette perspective ne l'effrayât pas un peu. Il savait que celui qui doit prêcher aux âmes la conversion et les amener par la repentance à la croix de Jésus ne peut le faire s'il n'a d'abord éprouvé lui-même les choses qu'il annonce. Il avait sans doute déjà des convictions religieuses et il se sentait chrétien ; mais ces dispositions étaient peu développées encore, puis il se défiait de lui-même ; c'était là un des traits frappants de son caractère ; quoique si bien doué et s'en rendant compte jusqu'à un certain point, il avait cependant un sentiment si profond de son insuffisance qu'il se déclarait à tout moment incapable d'une quantité de choses. Il se disait aussi et avec raison, que le ministère n'est pas une carrière



semblable aux autres où l'on puisse entrer par convenance ou par goût; il s'agit d'âmes immortelles à conduire, et, lorsque l'on sent soi-même ses péchés, l'on ne prend une telle responsabilité que poussé par une ardente charité et avec la ferme assurance que l'on suit la volonté du Dieu, sur le secours duquel l'on peut compter. Il ne sentait pas encore assez fortement une vocation au ministère. Une raison enfin ajoutait à son hésitation : sans avoir encore abordé directement la théologie, il savait combien ce domaine est déchiré en tous sens dans notre époque et quels combats s'y livrent; savait-il avec quelles opinions il sortirait de cette lutte? aurait-il pu conserver les convictions que l'église à laquelle il se rattachait demande de ses ministres? Et dans le cas contraire il fallait pouvoir s'occuper et se rendre utile d'une autre manière, car jamais sa conscience ne lui aurait permis de rester comme pasteur dans une église dont il n'aurait pas partagé pleinement la foi; de tristes exemples récents dans l'église officielle de sa patrie lui montraient assez le mal qu'une telle obstination fait aux églises. De toutes manières donc, il était sage de se ménager diverses issues et de prendre ses grades. — Il se décida cependant pour les études théologiques, qui lui offraient le plus d'intérêt; l'avenir aurait soin de ce qui le regarde. Il vint à Lausanne en octobre



1862 pour suivre les cours de la faculté de théologie de l'Eglise libre. Précédemment il avait fait pendant ses vacances un séjour de deux ou trois mois à Heidelberg et dans ses environs pour se familiariser un peu avec l'allemand. Une aimable famille, à l'intérieur sympathique et chaud, qui était en séjour dans la contrée, et pour laquelle Monod conserva toujours une très vive affection, aidâ au jeune homme, qui se trouvait pour la première fois éloigné de tous les siens en pays étranger, à surmonter la mélancolie du *Heimweh*.

## II

La vie de Lausanne était bien différente sous plus d'un rapport de celle qu'il avait menée jusque-là. Il n'avait plus sa famille et cela lui manquait ; mais il trouva bientôt de chauds amis et il sut vite s'acclimater. — Je n'essayerai pas de vous dépeindre d'une manière complète cette nature sympathique dont le souvenir est encore si présent à nos cœurs ; ce caractère si aimable et en même temps si droit qui gagnait l'affection de tous ceux qui soutenaient des rapports avec lui. Malgré sa timidité et une assez grande réserve vis-à-vis de ceux qu'il ne connaissait pas encore, il était en général très ouvert

et n'avait rien de cette froideur un peu repoussante qui est souvent la part des intelligences supérieures ; j'ai rarement vu quelqu'un qui eût aussi peu de prétentions. Avec cette chaleur de cœur il avait naturellement un grand besoin d'affection et rien ne l'effrayait comme les gens froids : « Suis-je bien encore le même homme ? » écrivait-il peu après son arrivée à Berlin. « Les Prussiens n'ont-ils pas encore trop déteint sur moi ? Ne suis-je pas encore complètement gelé au contact de ces blocs de glace, qui se promènent à droite et à gauche, sous prétexte qu'ils passent pour des créatures humaines ? Et vraiment, c'est merveille de voir comme ils marchent droit, comme ils savent bien tourner l'angle d'une rue ou pivoter sur leurs talons, comme ils sont bien peignés, brossés, cirés, huilés, pommadés, lustrés, léchés et le reste ! Quant à l'intérieur, je ne sais trop encore ce qui en est ; je n'ai pas encore eu souvent l'occasion de soulever la couche de glace extérieure pour voir ce qu'il y a dessous, mais je n'en suis guères tenté. — Il fait si froid dehors, que sera-ce dedans ? » (Lettre à B. ; 5 décembre 1865.)

J'ai parlé de l'ouverture de son caractère, mais il faut bien s'entendre, elle n'allait que jusqu'à un certain point et n'était pas absolue. Nature aussi délicate que riche, il ne laissait pas le pre-

mier venu pénétrer jusqu'au fond de son être. Il y a une certaine pudeur du cœur et de la conscience qui ne permet pas de jeter à tous les vents ce qui constitue en nous la vie réelle, la vie intime, celle de l'âme et du cœur. Il y a un point, plus ou moins profond suivant les caractères, que les regards du public ne peuvent pas dépasser et que nous ne permettons de franchir qu'à un petit nombre; c'est là le domaine de l'intimité, qui lui aussi a ses limites. Monod connaissait ce que j'appellerai *l'inviolabilité du domicile moral* et y tenait; aussi, outre les amis nombreux qu'il avait, il s'était formé un petit cercle d'amis plus intimes avec lesquels il partageait plus facilement ses pensées et ses sentiments. Si tous ceux qui le voyaient jouissaient déjà de cette belle nature, ceux qui le connaissaient de plus près étaient mieux à même encore d'en apprécier la profondeur et la pureté, et je sais qu'aucun d'eux ne me démentira si je dis que l'amitié de Monod leur a fait du bien et restera toujours un des souvenirs ineffaçables et précieux de leur jeunesse.

Une des choses aussi qu'il goûtait à Lausanne et qu'il savait apprécier à sa juste valeur c'étaient les grandes beautés de notre pays; le sentiment du beau était très développé en lui et lui donnait un

goût exquis. Quelles jouissances ne trouvait-il pas à parcourir, dans ses moments perdus, les environs de Lausanne, admirant non-seulement les remarquables points de vue qui dominent le lac, mais jouissant aussi de la nature dans ses détails plus cachés ; les superbes dômes de verdure de Sauvabelin au printemps, les ombrages cachés de Rovéraz, l'admirable coloration d'automne des grands bois de Montherond parlaient à son âme et l'enchantaient. Que de fois nous sommes montés ensemble, la nuit, au Signal, pour contempler le magique éclat des Alpes réfléchies dans le lac à la clarté de la lune, ou bien, poussant un peu plus loin, nous avons été surprendre la voix mystérieuse de la cascade chantant dans l'ombre silencieuse. Monod était poète dans l'âme, aussi comprenait-il le langage de la nature. — Laissez-moi évoquer encore le souvenir des heures émues que j'ai passées avec lui en face des sévères et imposantes beautés de notre nature alpestre ; je me souviendrai toujours de l'impression profonde que lui fit la sereine et calme solitude de Solalex, lieu aimé ; puis l'aspect inquiet et désolé du haut vallon tourmenté de la Varraz ; son regard s'attachait aux petites gentianes, fleurs célestes, pour se distraire de la vue de ce désert sans repos. Et le lendemain,

quelle vive émotion en parcourant au travers d'un malin et capricieux brouillard les rocs, les *vires* et les *névés* de la dent de Morcles.

Oui, Monod avait le cœur jeune, et il n'avait rien de cette sagesse prématurée et pédante dont on veut quelquefois faire une vertu ; les aventures ne l'effrayaient pas, et il n'avait pas grand peur du reproche de romanesque. Qui ne se souvient encore de l'entrain qu'il apportait à nos séances de Zofingue ; nos ébats, quelquefois un peu bruyants, ne l'effrayaient pas ; ce qui était grossier et brutal seul l'aurait rebuté. Il était Zofingien de cœur et il a gardé jusqu'à la fin pour notre société une vive affection. Il en parlait souvent et vous vous souvenez encore de ce qu'il nous écrivait, il n'y a pas deux mois, en nous remerciant de son honorariat : « Le lien qui m'a uni et qui m'unit encore à la Société de Zofingue est un lien réel et, j'ajoute, un lien indestructible : il dominera la séparation dans le temps et dans l'espace, comme il a dominé déjà la différence de nationalité, qui aurait pu nous séparer. Jamais je n'oublierai que précisément à l'âge où les convictions se forment et où le cœur s'ouvre à l'enthousiasme pour tout ce qui est beau et élevé, nous avons travaillé ensemble, dans la mesure de nos forces sans doute, et à travers bien des défaillances et des lacunes, à réaliser cependant un noble but

et un grand idéal ; que nous avons été unis dans une même et sincère aspiration vers la vérité et vers la liberté ; et, laissez-moi l'ajouter aussi, dans une commune et cordiale affection pour cette république suisse, à laquelle tant de liens me rattachent désormais et dont je m'honore d'avoir porté les couleurs sur mon bonnet zofingien. » (Lettre à la Section de Lausanne ; Berlin, 7 décembre 1865.)

Et il n'a pas été Zofingien seulement en paroles et en sentiments ; vous vous souvenez des travaux remarquables, qu'il nous a présentés : le premier, au printemps 1864, était une étude sur Paul Louis Courier, qui est certainement une des compositions les plus distinguées faites dans notre sein ces dernières années. Le second, plus récent, lors de l'anniversaire du Grütli 1864, était d'intéressants et lumineux souvenirs de voyage sur Constantinople, Athènes et Venise.

Son étude sur Courier fut surtout remarquée et elle méritait de l'être ; même après Carrel et Sainte-Beuve elle se lit avec intérêt. Monod avait traité ce sujet avec amour ; plus d'une chose l'attirait dans le spirituel pamphlétaire : les qualités de forme d'abord, pour lesquelles il avait l'oreille si sensible ; ce style vif et dégagé, toujours d'une correction admirable, quelquefois cependant un peu trop artistement travaillé ; puis cet esprit qui pétille



partout, ces saillies mordantes; mais surtout cet ardent amour de l'indépendance et de la liberté qui se trouve chez le *bon homme Paul*. Monod sentait en lui un caractère original et qui n'avait point passé au moule, un homme, et c'était là ce qui l'attirait. Si Courier n'est pas une personnalité à laquelle on puisse s'affectionner, il y a cependant une grande noblesse dans l'âme droite, indépendante et fière du mordant pamphlétaire; il y a des éclairs d'indignation qui font du bien, un mépris du fatras, un amour pour la liberté qui parlera toujours à la jeunesse. Mais Monod avait le cœur chaud et la froideur ordinaire et, je le crois, apprêtée de Courier le fâche: « On est en droit, dit-il, de lui demander plus de largeur, de verve et d'abandon. » — Le travail de Monod, écrit avec le style élégant, mais limpide et sobre qui lui était habituel, ne se borne pas à raconter les principales phases de la vie de Courier et à nous donner une idée de ses écrits; il juge et pense, et là aussi nous rencontrons un homme; nous y retrouvons Monod tout entier. Voilà bien son respect pour la vérité: « Nous pensons, dit-il, que Courier a raison de dire la vérité et rien que la vérité et de rompre en visière aux mensonges officiels. Ce n'est pas sa faute si les armées républicaines n'apportaient en Italie au lieu de germes féconds que la violence et

le désordre, et c'est précisément parce qu'il comprenait et aimait les grands principes de la révolution qu'il a énergiquement protesté contre les excès qui la déshonoraient. Nous croyons que la vérité a des droits imprescriptibles. Nul n'a le droit de la voiler, fût-elle honteuse pour son pays.... L'œuvre du vrai patriote ne consiste pas, selon nous, à abaisser les principes éternels du bien, du vrai, du juste au niveau de son peuple, mais au contraire à élever de plus en plus celui-ci à la hauteur de cet idéal de vérité et de justice que chacun de nous porte gravé dans son âme. » Un peu plus loin, citons encore ces paroles qui nous montrent dans tout son jour l'amour ardent de Monod pour la liberté, et l'idée élevée qu'il s'en faisait :

« Nous ne pensons pas qu'il y ait de petites ou de grandes questions toutes les fois que la liberté est en jeu. Si vous ne savez que sourire spirituellement en voyant un droit, une liberté quelconque foulée aux pieds par le dernier des gardes champêtres, vous verrez avec la même indifférence de bon ton César franchir le Rubicon et Bonaparte jeter par la fenêtre les représentants de la nation. Mais il y a plus : nous croyons que c'est précisément sur ces questions de détail, sur ces droits élémentaires et primitifs qu'il faut s'appuyer pour faire naître, développer et entretenir dans un peuple le senti-

ment de la liberté. Pour graver dans son cœur ce beau mot de liberté, il faut le lui faire épeler lettre par lettre et syllabe par syllabe ; en d'autres termes, pour régénérer une nation il faut régénérer l'individu , l'élever à ses propres yeux en le protégeant contre tout ce qui porte atteinte à la dignité d'homme et à la responsabilité de citoyen et par-dessus tout contre la pire des tyrannies, la tyrannie du fonctionnaire subalterne..... Aussi longtemps que vous ne ferez pas appel aux forces individuelles qui sont les forces vives d'une nation, aussi longtemps que vous ne saurez pas reconnaître et honorer la liberté sous la blouse du paysan et la veste de l'ouvrier, vous pourrez entasser théories sur théories, révolutions sur révolutions, vous aurez tour à tour la tyrannie d'un seul ou la tyrannie de tous, vous n'aurez jamais la liberté. »

Certainement nous reconnaitrons que Monod avait senti profondément ce qui manque à notre société actuelle pour pouvoir baser solidement la vraie liberté et le vrai progrès : l'indépendance morale des individus. « Les mots de liberté, ajoutait-il en finissant, de démocratie, de progrès, sont dans toutes les bouches, mais partout ils rendent le même ton ; on semble en les prononçant répéter un mot d'ordre commun, plutôt que d'exprimer une conviction de l'âme. Je cherche des hom-

mes et je trouve des idées ; des idées grandes, généreuses, élevées, mais des idées ; cependant en passant par notre individualité, les idées qui flotent dans l'air doivent recevoir notre cachet et notre empreinte ; nous n'admettons pas que des âmes vibrantes, vibrent toutes à l'unisson comme des cordes inertes et, pas plus en politique qu'ailleurs, nous ne voulons d'une inspiration mécanique et plénière, parce que nous croyons que, comme tous les grands principes, comme tous les principes vraiment féconds et vraiment salutaires, le libéralisme est une vie avant d'être un système. Voilà ce qu'il faut rappeler à ce siècle qui l'oublie et c'est là la tâche des générations nouvelles. »

On le voit, Monod s'était attaché de toutes ses forces à la cause de la liberté ; il y voyait un droit inaliénable et sans lequel le relèvement de l'humanité et le progrès sont impossibles. Mais il avait une trop grande connaissance de lui-même et des vrais besoins de notre nature pour croire que la liberté à elle seule puisse apporter la régénération ; sans doute il avait une haute idée de la dignité de l'homme, mais il le savait malade et ayant besoin d'un remède. La liberté à elle seule ne donne rien, elle permet tout. Aussi Monod avait-il adopté en plein cette belle devise d'un des écrivains actuels les plus distingués par son caractère, devise défen-

due avec autant de talent que de conviction : *Évangile et liberté*. Je l'ai déjà dit, les écrits de M. Laboulaye lui avaient fait beaucoup d'impression ; il les avait lus avec enthousiasme et ils étaient venus fortifier des éléments déjà existants en lui. Il avait trouvé dès son arrivée à Lausanne quelques amis partageant les mêmes convictions et se groupant autour du même drapeau ; une affection profonde était venue bientôt fortifier ces liens. Douces soirées passées ensemble dans l'intimité de longues causeries, idéal qui nous réunissait, convictions dans lesquelles nous nous encourageions mutuellement, projets d'avenir, haut enthousiasme, n'êtes-vous que des rêves de jeunesse dont il ne doit rester que de chers souvenirs ? La mort qui vient éclaircir nos rangs déjà si peu nombreux et nous enlever un de nos plus chers camarades, l'âge qui fait passer le beau temps de la jeunesse, voileront-ils notre idéal et nous le feront-ils regarder comme une généreuse illusion ? Non, non, loin de nous cette pensée. Laissez-moi vous répéter cette parole que notre ami écrivait à l'un de nous : « Donner pour devise à toute notre activité morale et intellectuelle ces mots créateurs : *Évangile et liberté*, étudier toutes les questions à cette double lumière, répandre au loin de pareilles convictions, quel but magnifique proposé à nos forces et à notre jeunesse ! qu'il nous soit

donné d'en comprendre toujours mieux la haute valeur, de nous pénétrer toujours plus de son importance, pour que nous soyons amenés à le prendre d'autant plus à cœur et que nous nous sentions un jour comme contraints de lui dévouer ce que nous avons en nous d'ardeur et de vie. » (Lettre à B. ; Paris, 27 juillet 1864.)

### III

Mais nous n'avons vu jusqu'à présent de Monod que les côtés les plus extérieurs ; il est temps que nous en venions à ce qui faisait l'objet de ses préoccupations les plus profondes, au travail intérieur qui s'accomplissait en lui. On aura déjà pu voir dans une des citations que j'ai faites l'importance que Monod attachait au libre développement de l'individualité ; voici encore sur ce sujet quelques mots caractéristiques qu'il écrivait à un ami : « Rester soi-même est un grand secret et une grande chose, rester soi-même au milieu des influences de toute sorte qui cherchent à vous imposer leur empreinte, rester soi-même non pour s'enfermer en soi, pour s'abandonner à l'égoïsme, pour ne voir et n'aimer que soi : non ce n'est pas là ce que

j'entends, mais se posséder pour se donner, car on ne se donne que dans la mesure où l'on s'appartient, c'est en deux mots le secret de la vie, c'est le but de cette période de lutte, de victoires et de chutes, d'enthousiasme et de désespoir, d'idéal et de chimère, qui s'appelle la jeunesse. Ah ! qu'il est beau ce temps de préparation, qu'il est précieux, qu'il disparaît vite ! Pardonne-moi si je me mets à te parler de tout cela, mais ma solitude (il était à Berlin) et mon isolement m'ont fait mieux comprendre que jamais, je crois, la vraie valeur de ces rapides années que nous laissons si facilement glisser entre nos doigts et je voudrais qu'en face du mal qui nous entoure de toute part, nous nous serrions les uns contre les autres et nous travaillions courageusement, consciencieusement à l'œuvre de notre développement personnel. » (Lettre à M. ; Berlin, 10 déc. 1865.)

Et dans la bouche de Monod ce n'était pas là de vaines paroles ; il s'observait beaucoup lui-même et certes ce n'était pas pour se complaire dans cette contemplation ; je l'ai déjà remarqué, il se défiait beaucoup de lui-même et avait une très grande humilité, aussi travaillait-il avec ardeur à se défaire de tout ce qui ne répondait pas aux ordres de sa conscience et lui semblait mauvais ; ceux qui le connaissaient d'un peu près ont eu souvent l'oc-

casion d'observer avec une admiration mêlée de respect l'attention scrupuleuse avec laquelle il écoutait les ordres de sa conscience. Il est facile lorsque l'on voit une personnalité comme celle de Monod de se dire qu'il doit tout à sa nature; il avait d'heureuses dispositions sans doute, mais surtout il ne se croyait pas sans défaut et s'efforçait sans cesse de progresser. J'en citerai un exemple qui m'a beaucoup frappé : Un des désavantages du grand privilège qu'il avait eu de rester très longtemps dans la maison paternelle, c'est que, à quelques égards, il était un peu enfant gâté; il était habitué à beaucoup d'attentions, à beaucoup de petites choses qu'il ne pouvait pas trouver à l'étranger; cela le rendait quelquefois, dans les premiers temps surtout, un peu exigeant et difficile avec les gens qui l'entouraient. Mais bientôt il s'aperçut de ce défaut; il en fut très humilié et ne cessa de s'observer et de combattre dans ce sens jusqu'à ce qu'il eût remporté la victoire. C'est là une chose de peu d'importance, sans doute, mais qui montre bien toute la droiture de son caractère et la délicatesse de sa conscience.

Dès son enfance, Monod se montrait dominé par l'idée du devoir et par l'affection pour ceux qui l'entouraient; « à l'exception d'un accès d'obstination à l'âge de deux ans, m'écrivait son père peu après sa mort, et dont je ne vins à



bout qu'au troisième jour, je ne me rappelle pas une seule circonstance où William m'ait causé du chagrin. L'obstination de l'enfant de deux ans n'a jamais reparu et a fait place à cette fermeté de principes et à cette droiture de caractère que vous avez aimés en lui. » — Pour ce qui est de ses opinions religieuses, elles jouèrent toujours un rôle prédominant dans son développement. « Il y avait en lui, disait dernièrement M. E. de Pressensé, un sérieux incomparable, sans raideur, laissant à la jeunesse tout son épanouissement. Cependant on n'a pas impunément une conscience si altérée de justice et d'idéal. Une âme comme la sienne, qui ne prend pas son parti du mal, qui ne se résigne pas à l'incomplet, ne peut pas ne pas beaucoup souffrir au milieu de nos obscurités et de nos misères. Notre ami n'appartenait pas au type du christianisme toujours empreint de sérénité et de joie, c'est dire qu'il appartenait à ce type supérieur du christianisme qui s'épure dans la fournaise, qui mêle les gémissements aux bienheureuses assurances et qui, tout en croyant à la grâce, ne se console pas de ce qui l'entrave en nous. » (*Archives du christianisme*, 19 janvier 1866.) Cette lutte intérieure que tout chrétien connaît mais que tous ne poussent pas avec la même ardeur fut encore compliquée en Monod par les études qu'il faisait.

Les études théologiques, si on les prend sérieusement, présentent à notre époque des difficultés immenses et souvent pleines d'angoisse : on entend les opinions les plus diverses, tour à tour défendues et attaquées avec un égal acharnement ; telle doctrine est présentée par l'un comme intimement unie au christianisme, qui pour un autre ne peut absolument pas se soutenir et n'est qu'une invention humaine. La théologie protestante traverse une de ces époques de crise inévitable et féconde, j'en suis certain, mais pénible néanmoins. La seule vraie manière d'avancer dans ces conditions-là, pour un jeune homme dont les opinions scientifiques sont encore à former, c'est d'y entrer avec la ferme intention de rechercher la vérité et de ne pas se lasser qu'il ne l'ait trouvée. Ce qui entrave la recherche le plus souvent ce sont les partis pris, soit positifs soit négatifs ; avant d'avoir examiné, on se propose tel résultat auquel on veut arriver, toutes les recherches sont dirigées de ce côté et aussi l'on arrive ; non à la *vérité*, mais à la confirmation de son préjugé ; orthodoxie pour l'un, rationalisme pour l'autre, mais préjugé pour tous deux, et préjugé dont l'on prétend ensuite faire la norme de la vérité divine. Ce n'est pas ainsi que la vérité se dévoile ; elle demande plus de respect et en même temps plus de

confiance ; elle demande une entière liberté de recherche mais en même temps un cœur pur , qui ne se cherche pas soi-même mais uniquement le vrai. C'est bien ainsi que Monod comprenait les études ; doué de connaissances solides, d'un jugement sûr et d'une intelligence remarquable il s'avancait résolûment dans cette route difficile ; il cherchait humblement, se laissant instruire par chacun , mais réclamant une entière liberté et regimbant contre toute pression. Qu'il faisait bon étudier avec lui et chercher ensemble la lumière dans cette conception large et élevée de la vérité divine. Quelle sainte indignation , quelle mâle protestation lorsque, dans une circonstance particulière, dont quelques amis se souviendront, il lui parut qu'une mesure tendait à attaquer cette libre recherche !

Pour les intelligences ouvertes et curieuses comme l'était celle de Monod, cette recherche de la vérité est rendue encore plus difficile et plus pénible par le fait que cette ouverture même et cette facilité de suivre les pensées d'autrui occasionnent dans les commencements une plus grande mobilité dans les convictions ; la maturité de la pensée n'est pas encore là pour pondérer ce va et vient si naturel d'une jeune intelligence à laquelle le lest des idées acquises manque encore. La chaloupe qui s'avance hardiment toutes voiles dehors

offre plus de prise aux coups de vent que l'humble barque du rameur. Tout privilège implique un plus grand effort. Monod sentait bien ce danger : « Il faut te l'avouer, m'écrivait-il, c'est un des défauts de mon caractère, je suis trop porté à me ranger immédiatement à l'opinion de ceux avec lesquels je suis, plus porté à voir les bons côtés que les mauvais ; j'adopte facilement les idées qui sont émises devant moi, surtout lorsqu'elles sont développées avec talent, et ce n'est qu'à l'épreuve, lorsqu'il s'agit de répondre à mon tour aux questions d'autrui, que je m'aperçois du peu de racines qu'ont jeté en moi ces convictions nouvelles, si rapidement adoptées et à quel point ce qui me paraissait clair est demeuré obscur et vague. » (28 juin 1864.)

Au dedans de lui-même le travail intérieur était grand : « Je ne suis pas encore ce que j'espère être un jour ; c'est une période de luttes, de recherches, de crises de toute sorte, qui s'ouvre ici devant moi, et je ne la redoute pas ; mais à condition de me sentir parfaitement libre de tout engagement prématuré. — Je suis bien décidé à ne jamais parler tout haut de ce qui est en moi avant de savoir au juste si j'ai quelque chose à dire, et pourquoi je le dis. » (Lettre à B. ; Paris 27 juillet 1864.)

La question qui le préoccupa d'abord fut celle de l'inspiration des Ecritures, et il était naturel

que ses doutes commençassent par ce sujet préliminaire : « Je suis encore de ceux , écrivait-il, qui cherchent et qui luttent, qui souffrent encore plus qu'ils ne luttent parce qu'ils n'osent pas combattre et ne savent pas chercher. Je suis loin d'être au clair sur bien des questions qui depuis longtemps me troublent. Une surtout se place plus que jamais au premier rang de mes préoccupations, c'est la manière d'envisager l'Écriture sainte. Il m'est toujours plus impossible d'admettre l'inspiration plénière et mécanique et je serais bien plutôt disposé à admettre la définition de mon cousin Jean Monod dans sa récente profession de foi : *la parole de Dieu parlée par des hommes de Dieu* ; mais du moment où il y a dans la Bible une part qui revient à l'homme, où je ne puis la considérer comme la parole de Dieu, mais comme contenant la Parole de Dieu, ma conscience s'alarme : comment déterminer la part de l'homme et la part de Dieu, et si je n'ai plus de règle fixe et inviolable, où m'arrêter ? Lorsque je rencontre tel ou tel Psaume, ou plutôt telle ou telle parole des Psaumes qui me semble en contradiction avec ma conscience, avec ce que la révélation elle-même en se développant et en s'élevant m'a enseigné, ai-je bien le droit de déclarer immédiatement que ceci est de l'homme et que le verset suivant au contraire est

écrit sous l'inspiration de Dieu... Au fond je suis persuadé que ce n'est pas rabaisser mais au contraire grandir et honorer l'Écriture que d'y chercher, non le recueil des oracles de Dieu mécaniquement dictés à des instruments inertes et infailibles, mais la trace vivante et toute émue encore, si j'ose ainsi dire, des personnalités si variées qui, malgré leurs misères inévitables, furent choisies pour organe de l'Esprit saint. J'aime à chercher dans la Bible Jésus-Christ avant tout, à me rappeler sans cesse que c'est Jésus-Christ qui est la Révélation, la Parole de Dieu ; que la Bible tire son importance de ce qu'elle nous remet en mémoire la vie et les enseignements de Jésus et qu'à aucun prix il ne faut confondre le fait même de la Révélation avec le document qui nous le rapporte. C'est là la seule manière de lever les contradictions, les difficultés de détail que soulève la lecture de la Bible, difficultés en général peu graves dès qu'on ne se place pas au point de vue de la théopneustie absolue. — Mais, je ne sais pourquoi, il reste dans mon esprit sur cette manière d'envisager les écritures bien des doutes, bien des scrupules. » (28 juin 1864.)

Un peu plus tard le doute gagnait d'autres points et il fallait diriger son attention un peu dans toutes les directions. « Hélas, s'écrie-t-il, tout n'est pas

rose ici ! je puis déjà prévoir et je sens toujours plus que cette année sera pour moi une année de crise. Bien des questions qui existaient à peine pour moi se sont imposées à mes réflexions les plus sérieuses. La lecture de différents articles de Colani dans la *Revue de théologie* a pu y contribuer, mais je serais cependant embarrassé de déterminer au juste la cause véritable. Du reste cela importe peu : cette crise vient tôt ou tard et mieux vaut, cent fois mieux, la traverser pendant les études, avant d'être engagé dans la vie pratique. Ce n'est plus seulement l'inspiration qui me préoccupe ; les questions christologiques m'attirent surtout : il y a bien des choses obscures dans tout ce que j'ai accepté jusqu'ici sur l'autorité d'autrui ; l'expiation surtout et la nature humaine de Jésus-Christ m'ont dernièrement préoccupé. A cet égard, je ne sais pas de lecture plus lumineuse, plus bien-faisante que celle du commentaire de M. Godet sur St. Jean ; le prologue surtout est admirable....

Te dirai-je maintenant que je ne crains pas la lutte ! je ne sais pourquoi, il me semble qu'elle ne doit pas m'effrayer ; certes ce n'est pas la vivacité de ma foi, ni la ferveur de mes convictions qui doit m'encourager, mais j'ai confiance en Dieu ; je sens de plus en plus que la recherche de la vérité est avant tout travail de l'âme, adoration, prière. — J'espère

sortir de ces luttes avec une foi affermie et plus vivante, mais en sortirai-je pasteur ? c'est une autre question et j'avoue que sous ce rapport l'avenir me semble encore bien incertain. »

Mais un heureux événement était venu précédemment et à l'origine de ces luttes intérieures faire diversion pour quelque temps à ces préoccupations et lui offrir une source de pures et grandes jouissances : un homme unissant une profonde piété à la jeunesse du caractère et à un esprit aussi élevé que brillant, M. Edmond de Pressensé, qui se préparait à un voyage en Palestine, accéda avec empressement au désir exprimé par M. et M<sup>me</sup> Monod de prendre leur fils comme compagnon de voyage. William consulté n'hésita pas longtemps ; laissant là pour quelque temps ses études de Lausanne, il saisit avec joie le bâton de pèlerin (mars 1864). Cette absence obtint le plein assentiment de ses professeurs ; ils lui dirent que, fallût-il même considérer cette année d'études comme perdue, un tel voyage valait bien ce retard ; nous verrons que, grâce à son activité et à sa facilité de travail, il put rattraper le temps perdu.

Quel est le chrétien qui n'a pas souhaité de pouvoir contempler de ses yeux cette terre sacrée de nos souvenirs, de parcourir ces campagnes vers lesquelles nos pensées se sont si souvent reportées !



Ce fut réellement une époque dans la vie de Monod ; faire un tel voyage et en telle compagnie ! Aussi en jouit-il immensément. Je n'entrerai pas dans les détails de ce beau pèlerinage qui lui laissa de si doux souvenirs et en même temps aussi une foi plus affermie, ce pèlerinage d'où résulta entre lui et son compagnon de route une intimité qui fut si précieuse et utile à Monod, « une grande et confiante amitié, dit M. de Pressensé, qui restera l'un des meilleurs souvenirs de ma vie. » Nous ne suivrons pas notre ami dans sa marche enthousiaste, effleurant l'Égypte, s'arrêtant longuement en Palestine, parcourant ensuite la Grèce ; tout autant d'étapes dont son journal de voyage remporte des pages pleines de cœur et de vie, et dont le beau morceau sur *Constantinople, Athènes, et Venise*, qu'il a lu dans une de nos séances (17 novembre 1864), lors de l'anniversaire de notre plus glorieux souvenir national, nous a donné un si brillant échantillon.

Je vous demanderai seulement la permission de vous lire les parties essentielles d'une lettre qu'il m'écrivait de Naplouse, toute frémissante encore de ce qu'il voyait. Je n'ai pas voulu l'abrégé malgré sa longueur afin que l'on puisse plus facilement ressaisir son aimable et chère figure qui s'y montre si bien :

« *Naplouse, 4 avril 1864.* La pluie tombe à torrents depuis ce matin et tombera peut-être encore un ou deux jours; après délibération et malgré mes résistances, il a été arrêté que nous passerons cette journée sous la tente, histoire d'attendre un changement du temps : demain, quel temps qu'il fasse, nous remontons à cheval et nous continuons. Une bonne petite trempée sur la route relativement peu intéressante de Naplouse à Djennin ne peut que nous faire du bien. Il faut bien compter à son tour avec ces fameuses pluies de la dernière saison. — Cette réclusion forcée est le moment choisi par ma conscience épistolaire pour se réveiller et me voici en devoir d'acquitter mes dettes. C'est qu'il n'est pas si facile qu'il le semblait d'abord de rester fidèle correspondant en voyage; notre temps est tellement compté et nous avons tellement à écrire qu'il faut beaucoup de vertu pour se souvenir de ses promesses; ceci pour excuser, non pour justifier mon retard. Et maintenant laisse-moi te dire rapidement ce que je suis devenu depuis mon départ de Lausanne. Tout d'abord, je me hâte de te dire que jusqu'ici notre voyage a été merveilleusement béni par Dieu, qui a tout dirigé au delà même de ce que nous pouvions espérer. La traversée de Marseille à Alexandrie, ordinairement mauvaise dans cette saison et sur cette mer, a été

exceptionnellement belle et j'en ai beaucoup joui, sauf les deux premiers jours où je fus bien malade. La mer était si belle, le ciel si pur ; il y avait tant d'étoiles au ciel et cette lumière du midi, qui transforme et idéalise tout ce qu'elle touche et dont je ne connaissais pas encore l'admirable transparence, surpassait tellement mon attente. — Nous avons consacré dix jours à l'Égypte entre le passage de deux paquebots : Alexandrie, où nous ne sommes restés qu'un jour en arrivant, nous a beaucoup intéressés, comme transition à la vie orientale ; l'influence de l'occident y est sensible, mais c'est encore bien oriental pour un Européen. Toutefois c'est au Caire, hérissé de coupoles et de minarets, dans ses rues étroites et tortueuses, encombrées d'une foule affairée, tumultueuse, admirablement pittoresque, c'est en parcourant ses bazars, en discutant avec les marchands, au milieu des chameaux qui passent lentement, l'air rêveur et intelligent, des ânes sémillants qui trottent ou galoppent, des chevaux et des voitures, c'est en ouvrant son âme à toutes les impressions si multiples et si variées que réveillent en vous ces merveilleuses échappées sur une vie nouvelle, qu'on réalise peu à peu tout ce que ce mot magique d'Orient dit toujours à une imagination de 20 ans. Mais les détails seront pour plus tard ; maintenant j'ai hâte de

t'embarquer avec moi sur le *Labourdonnaie* et de te transporter dans une terre plus sainte.

Voici Jaffa, l'antique Joppe, pittoresquement groupée sur une colline en face d'une mer d'azur, avec ses maisons à toit plat, disposées en étage et blanchies à la chaux ; au fond, la longue ligne des montagnes de Moab, que M. Bovet a si bien comparée au Jura, et tout autour ces magnifiques jardins d'orangeurs qui ont rendu Jaffa célèbre. Nous nous y arrêtons un jour et nous jouissons pleinement de cette première journée consacrée à la Palestine.... Mais nous avons hâte d'arriver à Jérusalem. Nous y arrivons le samedi 19 mars sur les 11 heures du matin.

Lorsque du haut d'une dernière colline j'ai aperçus enfin Jérusalem, je n'éprouvai nullement l'émotion profonde que d'autres ont ressentie à l'aspect de la cité sainte, mes compagnons de voyage étaient dans le même cas. Je m'attendais du reste à cette sorte de déception, et je pourrais résumer mon impression dans cette parole de Stanley : « deeply affected, but greetly disappointed » (profondément remué, mais bien désappointé). — J'étais ému, sans doute, ému par la grandeur des souvenirs que rappelle ce beau nom de Jérusalem, ou plutôt j'en étais comme écrasé ; tant d'idées se présentent à la fois et envahissent le cœur et la pensée à la vue des murailles de Jérusalem, que je

ne savais à quoi m'arrêter ; ma pensée flottait indécise comme mon regard ; cette confusion même, cette impossibilité de me rendre compte de ce que j'éprouvais causait une sorte de malaise, de pénible désenchantement ; de plus, l'aspect de Jérusalem du côté de l'ouest n'a rien de frappant ; on ne voit qu'une petite partie de la ville, on distingue à peine quelques coupoles et quelques minarets peu saillants. C'est du mont des Oliviers qu'il faut voir Jérusalem. Il faut se laisser pénétrer peu à peu de l'aspect du pays, se recueillir dans le souvenir du passé en contemplant le présent. Ce n'est qu'au bout de quelques jours de séjour qu'on s'attache à Jérusalem, malgré les superstitions grossières qui l'envahissent de tout côté. Aussi ce que j'ai le plus aimé autour de Jérusalem c'est Bethanie. Jamais je n'oublierai la matinée du dimanche de Pâque, que je passai seul avec M. de Pressensé assis à l'ombre d'un olivier en face du petit village où s'éleva la maison de Marthe et de Marie, où Jésus pleura. Qu'il est beau ce misérable hameau modestement caché dans un pli de terrain sur la frontière du désert de Juda, calme, recueilli, intime, plein de je ne sais quelle poésie mystérieuse, loin des bruits de la ville, enveloppé d'oliviers et de caroubiers. — C'était là que Jésus, fatigué des luttes au grand jour, aimait à venir se recueillir

et se retremper au sein d'une maison amie ; ce paysage si doux , si calme, si idéal, porte écrit en grosses lettres la parole mystérieuse de Jésus ressuscité : « Noli me tangere. » — C'est par le cœur qu'on jouit de Bethanie : supprimez la magie des souvenirs et le charme sera détruit ; vous n'aurez plus devant vous que quelques pauvres huttes et quelques bouquets d'arbres. »

Mais le temps presse et je me hâte. De retour à Paris dans le courant de juin , Monod prépara ses examens arriérés et les subit avec succès au mois d'octobre , à la rentrée de la faculté libre de théologie de Lausanne. Réinstallé au milieu de nous, il y resta encore un an , continuant activement ses études. Les questions dogmatiques le préoccupaient toujours encore beaucoup, parce qu'il sentait combien il lui était indispensable d'avoir des bases solides de ce côté-là ; mais son étude de prédilection était cependant l'histoire ecclésiastique ; il comptait en faire plus tard l'objet spécial de son activité scientifique. Le sujet de thèse qu'il avait choisi d'abord et auquel il commença à travailler était une étude du *περι ἀρχῶν* d'Origène, premier essai de dogmatique chrétienne ; il y trouvait de belles et séduisantes idées sur la préexistence des âmes, sur la vie antérieure, sur la nature humaine, spécialement sur la liberté ; mais à côté de cela il rencon-

trait aussi des recherches subtiles sur la Trinité, sur les rapports du Père, du Fils et du Saint-Esprit. « J'avoue, m'écrivait-il à ce sujet, que ce n'est qu'avec une extrême répugnance que j'aborderais ces questions difficiles, sur lesquelles je sens si profondément mon ignorance et mon inexpérience ; ce n'est pas à mon âge et avec mon degré de développement qu'il faut, me semble-t-il, risquer de donner à ma pensée sur ces points si controversés une précision, une fixité qu'elle n'a pas, qu'elle ne peut pas avoir. » (12 septembre 1865.) Ces considérations le poussèrent à choisir un sujet moins compromettant et qui lui convint mieux ; il commença à étudier *l'histoire de la doctrine de l'immortalité dans l'Ancien Testament*. En juin 1865, il fit le premier des cinq examens généraux exigés, outre la thèse, pour obtenir le diplôme de licencié en théologie. Cet examen, qui portait sur l'introduction et l'exégèse de l'Ancien Testament, fut à la fois très solide et très brillant et fut fort remarqué de ses professeurs.

#### IV

L'été dernier (1865), enfin, Monod se décida à aller en Allemagne ; il aurait eu régulièrement en-

core une année d'études à faire à Lausanne, mais il voyait le temps passer, et il désirait aller faire connaissance avec la science allemande. « J'espère trouver en Allemagne plus de mouvement d'idées, un courant plus accentué, puis, ce que j'apprécie au moins autant, plus de temps à consacrer à mon développement personnel sous tous les rapports; j'ai besoin d'une bonne année de travail solitaire, et je la trouverai certainement mieux en Allemagne qu'à Lausanne. » (6 août 1865). Et un peu plus tard : « Les cours ne sont pas mon seul but en allant en Allemagne; je compte beaucoup aussi sur le travail de cabinet, les lectures personnelles; je fais des plans monstrueux de lectures germaniques et théologiques; qu'en adviendra-t-il? hélas! Il faut essayer toutefois et placer haut son idéal sous peine de retomber encore plus bas. » (12 septembre 1865.)

Il trouva bien à Berlin ce qu'il lui fallait. Après un mois passé dans une cure de village, à Lich, près de Giessen, pour se perfectionner dans la langue allemande, au sein d'une aimable famille, dont il garda un excellent souvenir, il s'établit dans la capitale scientifique de l'Allemagne à la fin d'octobre 1865. Il se mit au travail avec ardeur, stimulé qu'il était par tout ce qu'il entendait : « Les Allemands; écrit-il, gagnent à être vus



de près; ici, c'est l'atmosphère scientifique qui frappe d'abord; on est tout entouré de gens pour qui la science est non pas un côté de la vie, mais le côté dominant; ce n'est pas cela à Paris.... Là, pour attirer la jeunesse et enlever la foule, il faut s'appeler Laboulaye, il faut parler à cette jeunesse le langage qu'elle aime et qu'elle comprend, il faut lui parler de justice, de liberté, de progrès. En avant! c'est le cri du siècle! Je ne lui en veux pas. — S'oublier dans le passé au point de ne plus comprendre le présent: voilà l'autre écueil, celui où les meilleurs ici sont exposés à se heurter. Les Allemands sont de deux siècles en avant sur nous pour la science; je suis confondu devant ces colosses de savoir de notre maigre bagage; mais aussi ils sont de deux siècles en arrière pour les questions sociales et politiques. Ils ont compris Hegel, mais Vinet serait pour eux un livre clos. Conclusion: étudier le présent, l'aimer, le comprendre, afin de pouvoir un jour faire quelque chose pour l'améliorer et le transformer, et pour cela demander aux Allemands un peu de cette curiosité ardente et persévérante pour l'étude du passé, pour les questions générales, pour l'examen consciencieux et approfondi; car, après tout, pour bien comprendre le présent, il faut n'être pas étranger au passé, et pour ne pas se perdre dans les questions de détail, il faut s'être habitué à voir

les choses de haut et en grand et à envisager les principes en eux-mêmes avant de les rencontrer réalisés ou défigurés dans les faits. » (Lettre à B. ; 5 déc. 1865.) Berlin intéressait Monod essentiellement par les ressources scientifiques qu'il lui fournissait, mais il avait l'œil ouvert pour tout ce qu'un tel centre pouvait lui procurer de jouissances élevées. Une grande fête religieuse (la fête des morts), célébrée dans les églises luthériennes par un culte liturgique spécial et par des chants admirables, l'impressionna beaucoup ; il en fait une description détaillée à ses parents et il ajoute : « Il y a quelque chose de solennel, à mettre ainsi un jour à part, chaque année, exclusivement consacré à se souvenir de ceux qui ne sont plus, non pour leur rendre un culte superstitieux, mais pour renouveler constamment l'impression des appels sérieux que chaque départ adresse à ceux qui restent (hélas ! nous oublions si vite !), pour rendre grâces à Dieu, en pensant à ceux d'entre les nôtres qui sont avec Lui, et pour se préparer enfin soi-même à ce moment décisif qui viendra pour nous comme il est venu pour eux. C'est la réalisation de cette belle parole : « Quoique morts, ils parlent encore. » (2 décembre 1865). Paroles d'autant plus sérieuses, que la tombe est venue se placer entre celui qui les prononçait et nous.

Les lectures auxquelles il se livrait, les cours de l'Université, ceux de Dorner surtout, offraient à Monod un très grand intérêt ; il suivait plusieurs cours de ce dernier professeur, le voyait chez lui et se sentait attiré par cet homme éminent ; il trouvait là une foi vivante unie à une science profonde. Voici quelques détails qu'il donnait sur ses études pendant cet hiver : « Je suis confondu de tout ce que savent les Allemands ; quand je pense à ce qu'un Dorner, par exemple, a lu, cela me donne le vertige. Nous étudions ensemble, dans la société de théologie qui se réunit chez lui, la dogmatique de Schleiermacher (un bien beau livre par parenthèse), et pour chaque séance nous avons à nous préparer sur un nombre fixé de paragraphes ; eh bien, Dorner, sans jamais ouvrir le livre, sait dix fois mieux la substance de chaque paragraphe, et non pas seulement la pensée, mais les expressions caractéristiques, les détails minutieux, tout enfin, qu'aucun de ceux qui viennent d'étudier le livre spécialement. Cette société m'intéresse beaucoup, surtout Dorner. J'aime aussi toujours plus ses cours ; ses leçons sur le péché originel étaient bien belles ; nous y avons passé près de dix à douze jours. Dans la vie de Jésus également, il aborde de front et traite toujours avec profondeur les grandes questions : le baptême, la tentation et, dans ce moment,



le *plan* de Jésus, sont tout autant de leçons qui marquent..... A côté de cela, je fais à l'université, avec Nitzsch le fils, les Colossiens, les Ephésiens et Philémon, et je me propose toujours d'entreprendre à la maison l'épître aux Romains et les Psaumes avec le commentaire de Delitzsch, mais je suis bien en retard. Le soir, je fais de la dogmatique; c'est un bon moment. Julius Müller et Schleiermacher seront mes deux principales lectures de cet hiver; tous deux m'intéressent beaucoup... Moralement, enfin, je me trouve aussi fortifié; la solitude est bonne... Oh! si je sortais de cette année de recherches avec plus d'amour pour la vérité, avec un sentiment plus vivant et plus profond de ma faiblesse, mais en même temps de l'amour et de la force de Celui qui peut tout, avec un plus sincère désir de me donner tout entier à son service. » (7 décembre 1865.)

Nous pouvons le dire avec bonheur, ce désir qu'il exprimait ainsi s'accomplissait à son insu; la solitude, ses luttes intérieures, ses expériences personnelles le faisaient se rattacher toujours plus fortement au christianisme vivant; au milieu des doutes et des incertitudes qui agitaient son esprit, dans l'élaboration lente et sérieuse de ses opinions théologiques, il éprouvait le besoin de maintenir avec énergie ce qui constitue le centre et l'essence

du christianisme ; que l'on me permette de citer encore les parties essentielles d'une lettre qu'il écrivait à son frère quinze jours avant sa mort et où il s'exprimait sur ce sujet avec une maturité remarquable : « ....J'ai bien souvent pensé à ce que tu m'as dit une fois sur Jésus-Christ, et j'y ai pensé spécialement un jour que M. Clemm (le pasteur chez lequel il passa le mois d'octobre à Lich) prononçait devant moi un mot qui m'est resté comme un aiguillon. « Il semble impossible, disait-il, » de méconnaître la divinité de Jésus-Christ, quand » on lit l'Évangile sans parti pris. » ... Il y a donc une chose à faire, c'est de lire l'histoire de Jésus comme tout de nouveau et au point de vue de la personne de Jésus, chercher à recueillir tous les traits qui nous font lire en lui, dans son âme, dans son cœur, dans son être intérieur, et prier. Quelle force, quel privilège, quel rafraîchissement qu'une vraie prière ! Mais comme elles sont rares ! Et pourquoi ? Hélas ! pour mille petites raisons qui font sourire quand on les considère en détail, et qui, réunies, forment un réseau qui vous enchaîne. Schleiermacher définit admirablement, suivant moi, le christianisme : le *sentiment* de la rédemption accomplie par Jésus de Nazareth ; non pas la rédemption au sens philosophique ou mystique, mais la rédemption accomplie par une *personne*

historique qui a vécu sur la terre en tel endroit , à telle époque. C'est là ce qui caractérise le christianisme et le distingue profondément de toute autre religion ; les autres fondateurs de religions ne mettent pas en première ligne la rédemption, mais surtout ne l'identifient pas avec leur personne ; ils se donnent comme prophètes, révélant ou enseignant une doctrine qu'ils tiennent de Dieu ; le but de Jésus est autre et sa conduite est bien mystérieuse, bien inexplicable, si Jésus n'est pas plus qu'un homme ; il ne demande qu'une chose : le besoin de la rédemption , le sentiment du péché et la foi en sa personne ; au fond, il n'enseigne rien, ou en passant seulement ; il se *montre* ; ses actes , ses discours, sa vie toute entière n'est que cela : une révélation de lui-même. On le voit surtout dans le quatrième évangile , mais dans les trois autres aussi , bien qu'il faille admettre un développement dans cette révélation de Jésus par Jésus , développement basé sur la réceptivité des auditeurs. On n'est donc chrétien que lorsqu'on croit en Jésus-Christ , en Jésus-Christ comme rédempteur. Voilà le but, et chacun peut mesurer la distance qui l'en sépare. La foi ne naît donc pas de la foi en la Bible, ou dans les prophètes, ou dans les miracles, elle naît uniquement de l'impression produite par Jésus-Christ sur une âme connaissant son besoin

de rédemption. Il ne s'agit pas non plus de se rendre compte de la manière dont la rédemption est explicable, admissible, conciliable avec l'idée de Dieu, etc.; il faut s'en rendre compte, mais non pour *croire*; il faut *croire* pour en comprendre quelque chose. Aujourd'hui, comme lorsque Jésus de Nazareth passait sur la terre de lieu en lieu, il faut avoir des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, un cœur pour aimer; chercher tous les moyens de mettre notre âme souffrante en contact direct avec Jésus-Christ et le laisser faire. Voilà le chemin de la foi; il se révélera nécessairement à celui qui le cherche ainsi comme rédempteur.... Oui, pour s'en assurer, il faut lire les évangiles sans parti pris, passer quelques semaines de suite dans la société de Jésus, le suivant avec ses disciples de lieu en lieu, l'écoutant, lui parlant par la prière et se préservant de toute souillure intérieure et extérieure; car il faut y faire attention et ne pas se laisser aller à pécher dans des circonstances dites ~~accessoires~~, sous le prétexte, avoué ou non, qu'un peu plus ou un peu moins ne fait rien à l'affaire. Non, il faut vouloir faire la volonté de Dieu. — P. S. (Lundi 18): En reprenant aujourd'hui cette lettre pour la finir, je te demande pardon du désordre et du ton de ce qui précède; j'ai pensé tout haut; en la relisant maintenant, je ne vou-

drais pas cependant changer le fond, c'est là pour moi un résultat de ce que j'ai lu, entendu et éprouvé depuis que je suis ici : un sentiment plus clair de ce qu'est la foi, de ce qu'elle doit être et de la place centrale que doit occuper Jésus-Christ, Jésus-Christ réalisé, rendu vivant pour l'âme, dans tout notre développement spirituel. Je voudrais en revanche beaucoup changer à la forme et au ton doctrinaire qui s'est imposé à moi, malgré moi. » (Lettre à son frère; Berlin, 17 décembre 1865.)

Quelques jours après Monod écrivait à son père à l'occasion du jour de naissance de ce dernier et de la fin de l'année une lettre touchante dans laquelle il exprimait avec une tendresse délicieuse l'affection dont son cœur était plein envers ses parents; legs précieux pour ceux qui allaient être frappés dans leurs plus chères espérances.

(Berlin, pour le 30 décembre 1865)..... « Je considère à certains égards mon éloignement de toi dans ce jour comme un privilège : sans doute la profonde et reconnaissante affection qui unit un fils ou une fille à son père appartient à ces choses qui se sentent mieux qu'elles ne se disent ; mais il n'en est pas moins vrai que de même qu'il ne suffit pas à un homme bien riche de savoir en gros le chiffre de sa fortune, mais qu'il a besoin de passer en revue ses richesses et de s'en rendre un compte dé-



taillé, — il ne suffit pas non plus à un père (qu'il le sache ou non) de savoir en gros ce que pensent et sentent ses enfants, il a besoin, lui aussi, que de temps en temps on le fasse entrer dans le détail de ses richesses — car l'affection de leurs enfants est le vrai trésor des parents. Eh bien ! c'est mon privilège à moi, par suite même de ma position exceptionnelle, de pouvoir t'exprimer ce que tes autres enfants ne pourront te dire, et ce qu'ils voudraient te dire en ce jour. Si j'étais à Paris, je ne pourrais que t'embrasser et ce serait à toi de deviner tout ce que ce baiser de fils contient de tendre, de profonde et encore une fois de *reconnaissante* affection : mais je ne suis pas à Paris, je suis à Berlin, à quelques centaines de lieues de la maison ; le privilège de t'embrasser m'est refusé ; mais en revanche je puis essayer de te dire bien froidement sans doute, car le papier est un glaçon, mais un peu plus longuement ce que nous sentons tous pour toi, les vœux qui sont dans chacun de nos cœurs pour toi..... Tu sais, mon bien-aimé père, combien il est éloigné de ma pensée dans ce moment de te faire ce qu'on appelle un compliment de fête ; je ne puis ni ne veux essayer même de détailler ces bénédictions, ces sacrifices, ces exemples qui nous sont venus de toi et qui font qu'à notre vive et tendre affection pour toi se mêlent une sérieuse reconnaissance et

une légitime fierté, mais je crois accomplir un devoir du cœur, un devoir envers maman et toi comme envers nous-mêmes, en te disant tout haut quelque chose de ce que chacun de nous pense tout bas aujourd'hui..... J'espère que pas un d'entre nous ne s'écartera de la voie où tu as guidé ses premiers pas et que tu as ouverte devant lui ; quelques-uns d'entre nous sont déjà appelés à y marcher par leurs propres forces, loin de ta direction immédiate, mais non pas de ton influence, qui, j'en suis convaincu, se fera sentir pour chacun de nous jusqu'à la fin de sa carrière. J'ai parlé de vœux pour toi, et nos cœurs en sont pleins, mais celui que je tiens à exprimer avant tous les autres, parce que c'est celui dont la réalisation te tient le plus à cœur, c'est qu'en effet aucun de nous ne manque à l'appel que tu lui as donné, et ne s'écarte de la route où tu marches devant lui..... Tu as fait ce qu'il dépendait de toi pour nous, c'est à nous de faire le reste, c'est à nous de te faire sentir de jour en jour et d'heure en heure que Dieu te bénit dans les enfants qu'il t'a donnés ; c'est notre vrai cadeau de jour de naissance, et un cadeau qui doit se renouveler à chaque instant et ne se compléter que peu à peu. Mais dès maintenant, et je n'ai voulu dans cette lettre qu'essayer de te le faire sentir, dès maintenant nous pouvons en ajouter un autre,

qui sera précieux aussi à ton cœur de père, c'est l'assurance que tu es béni, que *vous* êtes bénis, car nous ne séparons pas dans ce jour de toi notre chère maman, par *vos* enfants. Oui, nous bénissons à votre sujet Dieu que vous nous avez appris, surtout par votre exemple, à connaître et à aimer ; dès à présent nous pouvons dire que s'il nous est donné aux uns et aux autres de traverser cette vie en faisant quelque bien autour de nous, c'est, après Dieu, à vous que nous le devons.....

» J'ai exprimé les vœux ardents de chacun de tes enfants qui te serrent ce matin contre leur cœur, ce sont aussi ceux de celui d'entre eux qui ne peut t'embrasser que de loin, et le cœur un peu gros, mais à qui ces quelques instants passés en tête à tête avec toi, malgré la distance, ont fait du bien à l'âme et au cœur.

» Je t'embrasse tout de même, et aussi tendrement que pas un, car à Berlin comme à Paris, à 24 ans comme à 10 ou 12 ans, et aussi longtemps que Dieu nous conservera l'un à l'autre, je suis tout heureux, tout reconnaissant et tout fier de me sentir ton William. »

Et il ajoutait pour sa mère :

..... « Peut-être, chère maman, éprouves-tu plus encore que papa ce besoin de détailler tes ri-

chesses, dont je parlais en commençant cette lettre ; une mère peut bien moins encore qu'un père se contenter d'une assurance en gros et d'un compte rond : c'est pour cela que je me sens heureux d'être appelé à ouvrir aujourd'hui ce compte en détail ; je ne fais que l'ouvrir d'ailleurs ; c'est à toi et à nous maintenant à le compléter : à nous de multiplier pour toi les marques d'affection et de confiance, les *petites choses* qui font le prix des grandes ; à toi d'enregistrer au fur et à mesure que tu les recevras ces petits comptes de détail, afin que si un jour ou l'autre un nuage quelconque obscurcissait ton ciel de famille, s'il survenait une heure de tristesse ou de découragement, tu pusses bien vite recourir à ton petit livre de compte, pour y puiser la force dans l'épreuve du moment, et l'espérance, je dis mieux, la confiance sans réserve dans l'avenir. Il n'y a pas de ciel sans nuages, ni d'année sans hiver, mais bientôt le soleil viendra ranimer et réchauffer la terre engourdie, bientôt l'hiver passera, et de décembre en avril il n'y a qu'un saut. Eh bien, nos cœurs aussi se tournent avec espérance vers l'avenir et l'année nouvelle dont la première heure va sonner tout à l'heure ; et notre prière à tous pour cette année nouvelle c'est qu'il nous soit donné toujours plus de vous montrer, et par les *petites* preuves répétées d'heure en heure, de jour

en jour, la tendre affection que vous savez exister pour vous dans chacun de nos cœurs ; puis, s'il faut des nuages, qu'ils soient du moins de ceux qui ne font que passer et ne mouillent pas. »

Les nuages se préparaient en effet et un orage épouvantable allait éclater dans cette atmosphère douce et paisible. Une mort rapide et inattendue vint enlever Monod dans cette plénitude d'affection, d'activité et de vie.

Les détails qui suivent, concernant ses derniers moments et racontant cette terrible catastrophe ont été communiqués par M. Théodore Monod, cousin de William, accouru à Berlin après la fatale nouvelle avec un frère de notre ami :

» Le soir du 30 décembre, William commençait une lettre à une amie vénérée, lui parlant avec détail de ses études, de ses projets. Le 31 il dîna avec un ami qui fut frappé de sa sérénité enjouée : après le service du soir, auquel il assista, il rentra dans sa chambre, et probablement termina avec l'année qui finissait la lettre commencée la veille. Parmi les souhaits de nouvelle année qu'il exprimait dans cette lettre se trouve celui-ci : « Que Dieu vous » donne force et consolation dans les épreuves qui » pourront, qui devront encore arriver. » Il se coucha à une heure assez avancée. Le lundi, 1<sup>er</sup> janvier, il se leva comme à l'ordinaire et déjeuna dans sa chambre de bon appétit. Bientôt après, il se plai-

gnit de douleurs d'entrailles et, comme elles augmentaient, il se mit au lit et fit appeler un médecin allemand qui demeurait dans la même maison. Vers midi, un autre médecin, originaire de Neuchâtel, qui venait lui faire visite à titre d'ami, ne le sachant pas malade, lui donna des soins à son tour. Les douleurs continuaient à augmenter et dans l'après-midi furent très vives; elles diminuèrent vers le soir, mais c'était le progrès même du mal qui produisait un épuisement croissant. Il avait constamment auprès de lui le docteur son ami; l'autre médecin revint le voir à plusieurs reprises. Enfin, dans la soirée, un docteur français, de passage à Berlin, entendant parler de sa maladie, vint le voir. William exprima sa satisfaction de rencontrer un compatriote. Les moyens proposés par les trois médecins échouèrent les uns après les autres<sup>1</sup>. L'état du malade commençait à les préoccuper sérieusement, mais aucun d'eux ne soupçonnait et il ne soupçonnait pas lui-même, l'extrême gravité de la maladie. L'idée d'une fin prochaine n'avait abordé personne.

Le nuit fut assez tranquille, mais sans sommeil. Après de lui veillaient tour à tour deux de ses

<sup>1</sup> La maladie était celle connue sous le nom de *volvulus*, qui, d'ordinaire, dure trois ou quatre jours avec des souffrances atroces; l'examen du corps, fait par le professeur Virchow, a révélé que le mal était absolument sans remède.

amis, dont l'un (de Wyss) avait déjà passé plusieurs mois avec lui à Lausanne. A partir de six heures du matin, ils se trouvèrent à son chevet tous les deux. Pendant la nuit, comme du reste pendant la journée, il avait toute sa connaissance et s'entretenait par intervalles avec ses amis. Il parla entre autres de ses études qu'il espérait reprendre bientôt. « Pourvu que je ne souffre pas longtemps, » dit-il, dans un moment de douleurs vives. C'était, disait-il, une triste manière de commencer l'année. De temps à autre, il quitta son lit pour se coucher sur le canapé. Il voulut lire lui-même une lettre qu'il venait de recevoir de son frère... A plusieurs reprises, et une dernière fois pendant la nuit, il la parcourut. A 5 1/2 heures du matin il demanda à boire ; à 6 1/2 heures il s'informa de l'heure qu'il était. A 7 heures, comme un de ses amis, inquiet de le voir de plus en plus oppressé, était allé chercher le médecin, l'autre demeura seul avec lui. Il vit qu'il faisait effort pour se soulever dans son lit, se plaignant d'une difficulté de respiration. Il l'aida à se redresser, passant les bras autour de lui. La tête retomba immobile sur l'épaule de son ami ; celui-ci le croyait évanoui — il était mort. » (*Archives du christianisme*, 19 janvier 1866.)

Après avoir ainsi résumé en quelques pages les souvenirs qui se pressaient dans ma mémoire et dans mon cœur, après avoir fait revivre devant vous, d'une manière bien imparfaite, sans doute, mais d'une manière fidèle, l'image aimée de l'ami qui nous a quittés, comment terminerai-je ? La première impression qu'a produite en moi la fatale nouvelle de sa mort a été celle de la révolte et du découragement. Pourquoi ceux qui étaient le mieux doués sous le rapport de l'intelligence et du cœur, ceux qui promettaient les plus beaux fruits et desquels l'on pouvait à bon droit attendre quelque chose de grand, sont-ils moissonnés avant l'âge ? Tant de qualités ont-elles été réunies en vain et le tombeau doit-il seul hériter de si belles espérances ?

Mais non, son existence n'aura point été inutile : l'amitié, les jouissances du cœur, sont des biens dont la mort ne détruit pas les effets ; une grande affection élève l'âme et laisse après elle des fruits précieux. « Ce qu'on éprouve en face de Monod, disait, avec tant de vérité, M. de Pressensé, c'est le respect ; ce mot se place sur les lèvres de tous ceux qui l'ont connu. Une jeunesse si pure, si noble, éveille une tendre vénération. » (*Arch. du chris-*



*tian.*, 19 janvier.) Son souvenir attire nos cœurs en haut, vers l'idéal auquel il tendait et nous encourage à y marcher comme lui. Sa mort aussi, cette mort si rapide et si inattendue, sera pour nous un avertissement sérieux sur le vrai but de la vie et sur l'usage que nous en devons faire. Lorsque nous voyons tomber à nos côtés, et quelquefois coup sur coup, les êtres qui sont le plus chers à nos cœurs et sans lesquels la vie nous est amère, comprenons cette voix saisissante qui nous dit que cette terre ne peut être notre patrie véritable.

Non, Monod n'aura pas vécu en vain, si, par son moyen, quelqu'un d'entre nous a été rendu plus attentif aux choses qui regardent la vie éternelle.

Tout ce que j'ai dit sur Monod l'a fait voir, il avait une grande œuvre devant lui, il avait une tâche importante à accomplir et il se préparait avec conscience pour être plus capable de l'entreprendre; tous ceux qui travaillent à élever et à ennoblir l'humanité ont perdu en lui un précieux collaborateur; la grande cause du libéralisme, un adhérent distingué, et, avant tout, l'œuvre sainte du christianisme, un ardent ouvrier. Ce n'est pas une raison pour s'arrêter découragé. Ce deuil doit au contraire nous pousser à plus d'activité; ce que notre ami n'a pu faire, c'est à nous de nous en charger. L'amitié nous impose ce devoir sacré au-

quel nous n'avons pas le droit de nous soustraire.  
Serrons-nous les uns contre les autres et marchons  
avec courage vers le but céleste auquel aspirait  
notre ami ; l'œuvre doit s'accomplir, le temps du  
repos viendra plus tard.

---

Ah ! pourquoi l'amitié gémirait-elle encore  
Sur ceux qui, dans l'exil, comme nous dispersés,  
D'un jour consolateur ont vu briller l'aurore,  
Et que vers Canaan Dieu lui-même a poussés ?  
Affranchis avant nous du mal qui nous dévore,  
Ils ne sont pas perdus, ils nous ont devancés.

Puisse la même foi qui consola leur vie,  
Nous ouvrir les sentiers que leurs pas ont pressés,  
Et, dirigeant nos pieds vers la sainte patrie,  
Où leur bonheur s'accroît de leurs travaux passés,  
Nous rendre ces objets de tendresse et d'envie,  
Qui ne sont pas perdus, mais nous ont devancés.

A. VINET.



**PAUL-LOUIS COURIER**

**ÉTUDE LITTÉRAIRE**

---

# PAUL-LOUIS COURIER

ÉTUDE LITTÉRAIRE, PAR W. MONOD<sup>1</sup>

---

Une étude sur Paul-Louis Courier présente un double intérêt : un intérêt littéraire et un intérêt historique. Ecrivain consommé, moraliste ingénieux et souvent profond, mettant au service d'une grande cause, la cause libérale, sa verve amère et sa terrible ironie, Courier mérite une place à part dans la littérature française. C'est un pamphlétaire d'ailleurs et un pamphlétaire émérite ; et ce seul titre ne le recommande-t-il pas à tous ceux qui aiment à rire du prochain, c'est-à-dire, je pense, à

<sup>1</sup> Travail lu devant la section vaudoise de la société de Zofingue, dans ses séances du 7 et du 22 décembre 1863.

tout le monde ? — Mais de plus, Courier a assisté à tous les grands événements politiques qui ont marqué le commencement de ce siècle ; il y a longtemps pris lui-même une part active, et, à cet égard encore, ses divers écrits, pleins de révélations inattendues, offrent un intérêt de premier ordre. C'est une chose précieuse que le témoignage d'un esprit indépendant et d'un noble cœur sur cette époque dont l'histoire officielle a si souvent altéré le vrai caractère.

Il y a bien d'autres traits de cette belle et originale figure qui attirent l'attention, et c'est ce qui explique la diversité des jugements portés sur Courier. Chacun choisit un côté de son caractère ou de son talent pour le mettre en relief, et c'est ainsi que Courier a eu ses partisans et ses détracteurs également passionnés. Pour les uns, les républicains, c'est un ardent démocrate, un sincère ami du peuple et de la liberté égaré sous l'Empire et la Restauration ; il a eu le malheur de naître quelques années trop tôt, mais il appartient de cœur à la génération de 1848. — Pour les autres, les gens sages et rangés, qui n'admettent pas que le populaire ait un mot à dire dans l'administration de ses affaires, Courier est un effroyable factieux, l'ennemi juré de toute société paternellement administrée ; n'a-t-il pas même



un jour poussé l'audace jusqu'à se moquer des gendarmes, *immane nefas* ! Ainsi pensent et parlent les habiles ; ceux qui lisent les gazettes et se mêlent de politique. — Mais il est des hommes, le croirait-on ? qui font fi des journaux et de tout ce qui s'en suit, ils ont d'autres préoccupations ; dans tout ce qu'on lit et dans tout ce qu'on admire ils ne voient qu'une chose : le style. Que leur importe ce que Courier a pu penser du despotisme, de la république ou de la Charte ? Chansons que tout cela ! C'est l'écrivain seul qui les intéresse dans Courier, et ici la dispute recommence avec une ardeur nouvelle. Le style de Courier est-il original ou emprunté, simple ou recherché, naïf ou maniéré ? Chacun a son opinion et la démontre. — Tel autre ne veut voir dans Courier qu'un misanthrope, peut-être un hypocondriaque ; mais il trouvera immédiatement un contradicteur qui, les lettres d'Italie en main, prouvera que ce prétendu misanthrope est un joyeux compère, chantant le vin et l'amour, héritier direct de Rabelais et de La Fontaine. — Enfin, voici venir un bon docteur allemand, qui, son dictionnaire sous le bras, revendique Courier au nom de la science. Ecrivain politique, chroniqueur, pamphlétaire, littérateur, Courier n'est rien de tout cela : il a eu pour unique ambition de faire du grec, et il en a fait

toute sa vie, ce qui l'a conduit tout droit à l'immortalité.

A toutes ces critiques et à tous ces éloges, que répondrait Courier lui-même, si par hasard il était admis à opiner? Je me le figure aisément s'avancant au milieu des groupes, son spirituel et malicieux sourire sur les lèvres : « Que de bruit, Messieurs, leur dirait-il; de grâce, un peu de calme! Vous voulez savoir qui je suis? eh! ne savez-vous pas lire? Tous mes ouvrages portent avec ma signature l'énumération de mes titres, qualités et offices : Paul-Louis Courier, ancien canonnier à cheval, hûcheron de la forêt de Larçay et vigneron de la Chavonnière. Je suis et veux être le bonhomme Paul, et rien de plus, rien de moins. »

Une telle réponse ne ferait que compliquer la question. Aussi ne faut-il croire personne sur parole, et Courier lui-même moins que tout autre. Au fond, tout le monde pourrait avoir raison et tout le monde avoir tort. Courier est tout à la fois soldat et paysan, artiste et érudit, écrivain littéraire et politique, brillant causeur et misanthrope bourru ; ces divers éléments sont-ils absolument inconciliables? Ne s'expliquent-ils pas les uns par les autres et tous ensemble, en partie au moins, par l'empire des circonstances? Ne viennent-ils pas enfin se

fondre dans une unité vivante, dans une harmonie supérieure? Je réponds : oui ; et j'essaye de le prouver dans ce travail.

Mais je ne veux rien anticiper ni rien préjuger ; ne concluons pas avant de commencer. Suivons plutôt pas à pas Courier à travers les vicissitudes de son aventureuse carrière ; car sa vie est le meilleur commentaire de ses ouvrages ; essayons de marquer le développement graduel de son caractère et de son talent ; l'unité apparaîtra alors d'elle-même, et la figure de Courier se détachera, nous l'espérons, de cette analyse, toujours plus précise et plus lumineuse.

## I

(1772-1815.)

Paul-Louis Courier naquit à Paris en 1772. Son père, riche bourgeois, homme d'esprit et de littérature, recherché dans le monde, fut obligé de se réfugier en province, pour éviter la colère d'un grand seigneur, à qui il avait prêté des sommes considérables et jamais remboursées, mais dont, en revanche, il avait enlevé la femme ; l'histoire ne dit pas si ce fut en guise de remboursement. Quoi qu'il en soit, c'est en Touraine qu'il se retira, et



alors il se consacra tout entier à l'éducation de son fils.

Ces circonstances ne sont pas insignifiantes. On se figure aisément que les entretiens paternels ne durent pas peu contribuer à allumer en Courier cette haine ardente de la noblesse et des privilèges qui semble déborder de tous ses écrits, et qu'il exprime sans cesse avec une si âpre et si mordante éloquence. On se souvient quelquefois, en les lisant, du fameux serment d'Annibal.

Il commença par étudier avec son père les langues anciennes ; et c'est là aussi, sans doute, qu'il faut chercher l'origine de ce vif amour des lettres, de ce culte du beau, sous toutes ses formes, mais surtout de l'antiquité grecque et latine, qui ne l'abandonna jamais et qui eut une influence décisive, peut-être, sur le développement de ses talents.

Son père, cependant, tout en considérant les lettres comme une distraction agréable et utile, n'estimait pas qu'elles pussent devenir le seul but de l'activité d'un homme de sens ; il voulait pour son héritier quelque chose de plus positif. M. Courier le père n'était pas financier pour rien. Il destinait donc son fils à servir dans le génie militaire, et à 15 ans, il l'envoya étudier les mathématiques à Paris avec Callet et Labey. Mais il était trop tard, Euclide ne pouvait plus remplacer Homère ; aussi Courier

apportait-il à ces études nouvelles une intelligence vive et lucide, mais non point ce feu sacré dont les mathématiciens ne peuvent, pas plus que le commun des mortels, entièrement faire abstraction. Il avait du reste, pour se consoler des mathématiques, les leçons de grec du Collège de France, qu'il suivait assidûment. — Mais des circonstances politiques vinrent en aide aux vœux de son père : la révolution éclatait ; les événements se pressaient : l'heure était venue où tout Français allait être appelé à défendre contre les orages extérieurs cette liberté, conquise au prix de tant d'efforts, et qui avait à peine eu le temps de prendre pied dans le vieux sol où on l'avait si brusquement implantée. Courier fut envoyé, un peu malgré lui, à l'école d'artillerie de Châlons. C'était le moment où les Prussiens franchissaient la frontière. Dans de telles circonstances, les études se font rapidement : un an après, Courier, nommé lieutenant d'artillerie, allait tenir garnison à Thionville.

Mais, au milieu des graves préoccupations de l'époque et des devoirs de sa nouvelle position, Courier ne pouvait oublier ses études chéries. Ses livres grecs l'accompagnaient partout, et les quelques lettres qui nous ont été conservées de lui à cette époque de sa vie, roulent presque entièrement sur ses travaux et ses lectures. « Mes livres font

ma joie et ma seule société, écrit-il à sa mère le 10 septembre 1793 ; je ne m'ennuie que quand on me force à les quitter, et je les retrouve toujours avec plaisir. J'aime surtout à relire ceux que j'ai déjà lus nombre de fois, et par là j'acquiers une érudition moins étendue mais beaucoup plus solide. » Courier nous révèle ici, pour le dire en passant, un des côtés distinctifs de son talent, de sa manière d'écrire et de penser : peu de lecture et beaucoup d'étude ; un esprit plutôt vif qu'étendu, un exquis, plutôt qu'un grand écrivain.

En 1793, Courier arrive à l'armée du Rhin et assiste au siège de Mayence. Ce fut l'une des plus rudes campagnes des guerres de la révolution. « J'y pensai geler, écrit Courier, et jamais je ne fus si près d'une cristallisation complète. » — Mais, tout à coup, sur la nouvelle que son père est mort, il quitte l'armée sans autorisation, sans ordres, sans s'inquiéter de ce que deviendront ses canons et de ce que pourront dire ses supérieurs. Il vole auprès de sa mère malade et en deuil. Mais il est permis de douter qu'il n'ait obéi ici qu'à une impulsion irréfléchie du cœur ; il semble plutôt n'avoir pris conseil que de son humeur libre et vagabonde, de ce besoin inné d'indépendance qui commence à se révéler chez Courier et qui le caractérisera de plus en plus. Quoi qu'il en soit, pen-

dant que ses amis s'employaient pour lui auprès des autorités offensées, il était tranquillement occupé à traduire le *Pro Ligario* dans un petit village aux environs d'Alby.

A la suite de cette escapade, Courier passa deux ans dans une sorte de disgrâce, occupé à un obscur emploi de surveillance dans une ville du midi. Il partageait son temps entre ses études et le monde. C'était le moment où éclatait la réaction contre la Terreur. Les esprits si longtemps courbés sous une loi de fer se détendaient comme un ressort trop comprimé. Ce n'était que fêtes, bals, concerts et festins. Chacun voulait jouir à tout prix de cette vie que hier encore il s'attendait à quitter; savourer jusqu'au fond toutes les jouissances auxquelles il croyait avoir dit adieu pour toujours. Courier fut entraîné par le courant, il partagea l'enivrement de cette société subitement rendue à l'espérance et à la vie. Ce fut une période brillante, un moment unique peut-être dans sa carrière; sa gaieté, son esprit, sa verve comique, le faisaient rechercher dans tous les salons, en même temps que sa réputation naissante attirait auprès de lui tous les hommes cultivés et instruits. Le moment est important; Courier se montre à nous, ici, sous un jour tout nouveau, et nous pouvons entrevoir comme dans un éclair son vrai caractère, tel

que la nature l'avait fait, dans sa fraîcheur et sa spontanéité premières, avant que l'expérience des hommes et des choses eût jeté sur lui comme un sombre voile de misanthropie. Il n'était pas né triste et railleur ; il n'était pas né pamphlétaire. Dans ces brillantes années de sa jeunesse, nul ne pouvait encore pressentir en lui cet amer mépris de l'humanité, ce fier mais triste dédain pour tout ce que les hommes estiment et recherchent, qui vont se révéler en lui ; nous n'avons encore devant nous qu'un jeune homme de 23 ans, plein d'esprit, de verve et de gaieté, ne haïssant au monde que la contrainte et l'esclavage, et poussant quelquefois cet amour juvénile de l'indépendance et des libres allures, jusqu'à l'indiscipline et l'insubordination.

Pendant que Courier travaillait et s'amusa à Toulouse, Bonaparte conquérait l'Italie au pas de course et en chassait l'Autrichien la baïonnette dans les reins. Mais après son départ, la guerre éclate de nouveau, les Etats de l'Eglise sont envahis, Naples se soulève. C'est à ce moment que Courier fut appelé à l'armée d'Italie. Il partit avec un joyeux enthousiasme pour cette campagne qui lui promettait, avec de la gloire à recueillir, l'occasion de visiter cette terre sacrée, cette Italie qu'il se représentait brillant de toutes les splendeurs de

la nature et de tout l'éclat des arts, rehaussés encore par la majesté des souvenirs. Il fut tout d'abord cruellement déçu : à peine eut-il mis le pied sur le sol d'Italie que toute son âme se souleva d'indignation à la vue du spectacle qu'il avait sous les yeux. Il exprime tous ces sentiments avec éloquence dans les lettres qu'il adresse de Rome à ses amis de France. Lisez l'histoire officielle de cette époque : vous y verrez l'armée d'Italie chasser les Autrichiens de Rome et conquérir Naples presque sans coup férir ; rien de plus glorieux en apparence que cette courte campagne ; mais ce qu'on se garde bien de dire, ce sont les désordres, les violences, les rapines, qui déshonorèrent la victoire ; c'est cet esprit d'envahissement et de destruction dont Bonaparte avait donné le signal, et qui se répandait de proche en proche comme une contagion funeste. C'est dans les lettres du jeune officier d'artillerie qui vient d'arriver à l'armée qu'il faut chercher l'histoire dépouillée de ses ornements de commande : « Dites à ceux qui veulent voir Rome qu'ils se hâtent, car chaque jour le fer du soldat et la serre des agents français flétrissent ses beautés naturelles et la dépouillent de sa parure... Je pleure encore un joli Hermès enfant, que j'avais vu dans son entier, vêtu et encapuchonné d'une peau de lion, et portant sur son épaule une petite massue.

C'était un Cupidon déroband les armes d'Hercule, morceau d'un travail exquis, et grec, si je ne me trompe. Il n'en reste que la base, sur laquelle j'ai écrit avec un crayon : *Lugete, Veneres cupidinesque*, et les morceaux dispersés, qui feraient mourir de douleur Mengs et Winckelman, s'ils avaient eu le malheur de vivre assez longtemps pour voir ce spectacle. Tout ce qui était aux Chartreux, à la villa Albani, chez les Farnèse, au Capitole, est emporté, pillé, perdu ou vendu. Des soldats qui sont entrés dans la bibliothèque du Vatican ont détruit, entre autres raretés, le fameux Tércence du Bembo, pour avoir quelques dorures dont il était couvert. Vénus de la villa Borghèse a été blessée à la main par quelque descendant de Diomède, et l'Hermaphrodite, *immane nefas !* a un pied brisé ! » — Mais l'artiste ne souffre pas seul chez Courier : tous les instincts généreux de sa nature indépendante et fière sont froissés à la vue de ce peuple, avili par la peur, méprisé et digne de l'être, foulé aux pieds et se traînant lui-même dans la poussière, baisant la main qui le frappe, et prosterné devant le dernier valet de l'armée. On comprend à ce spectacle l'exclamation tristement ironique de Courier : « Allez, nous vengeons bien *l'univers vaincu !* »

Sainte-Beuve<sup>1</sup> accuse à ce sujet Courier de

<sup>1</sup> *Causeries du Lundi*, vol. VI.

dénigrer la révolution, et, pour nous servir de ses propres expressions, « de ne voir que le désordre même dans ces armées qui portent à travers l'Europe nos idées et des germes féconds. » Il faut cependant aller au fond des choses, laisser une bonne fois de côté les idées et les germes féconds et les phrases de convention, et oser regarder en face la réalité. Les crimes et les scandales dont se plaint Courier existaient-ils, oui ou non ? S'ils existaient, ce dont Sainte-Beuve lui-même convient, Courier pouvait-il, devait-il se taire ? Nous ne le pensons pas. Nous pensons que Courier a eu raison de dire la vérité et rien que la vérité, et de rompre en visière aux mensonges officiels. Ce n'est pas sa faute si les armées républicaines n'apportaient en Italie, au lieu de germes féconds, que la violence et le désordre, et c'est précisément parce qu'il comprenait et aimait les grands principes de la Révolution qu'il a énergiquement protesté contre les excès qui la déshonoraient. Nous croyons que la vérité a des droits imprescriptibles : nul n'a le droit de la voiler, fut-elle honteuse pour son pays. Il faut savoir partout et toujours appeler les choses par leur nom ; le vol ne cesse pas d'être un vol et l'assassinat un meurtre, parce que le voleur et l'assassin travaillent à l'ombre du drapeau national. L'œuvre du vrai patriote ne consiste pas, selon



nous, à abaisser les principes éternels du vrai, du bien, du juste, au niveau de son peuple, mais au contraire à élever de plus en plus celui-ci à la hauteur de cet idéal de vérité et de justice que chacun de nous porte gravé dans son âme.

Du reste l'armée républicaine ne tarda pas à expier ses tristes succès : elle fut contrainte d'évacuer l'Italie. Courier, revenu en France, y passa deux ans dans un isolement studieux, laissant le Consulat succéder au Directoire et uniquement occupé d'antiquités et de philologie.

En 1802, il retourna au delà des monts commander l'artillerie d'un des corps d'armées qui occupaient l'Italie redevenue française. Il y était à peine arrivé qu'un nouveau changement s'opéra dans le gouvernement de la France. Un beau matin, on lit dans les journaux que le peuple et l'armée, dans un transport d'enthousiasme, viennent d'offrir la couronne au général Bonaparte. La nation a parlé, voilà l'officiel. La chose se passe un peu différemment dans le régiment de Courier, et il va lui-même nous raconter comment se fait un empereur : « Ce matin, d'Anthouard (c'est le colonel) nous assemble et nous dit de quoi il s'agissait, mais bonnement, sans préambule ni péroraison. Un empereur ou la république, lequel est le plus de votre goût ? comme on dit, rôti ou bouilli, potage ou soupe, que

voulez-vous ? Sa harangue finie, nous voilà tous à nous regarder assis en rond. Messieurs, qu'opinez-vous ? Pas le mot ; personne n'ouvre la bouche. Cela dura un quart d'heure ou plus. De guerre lasse enfin, on se lève, on signe, on s'en va jouer au billard. » Et Courier termine par ces réflexions tristes et fières : « Que signifie, dis-moi, un homme comme lui, Bonaparte, soldat, chef d'armée, le premier capitaine du monde, vouloir qu'on l'appelle Majesté ? Etre Bonaparte, et se faire Sire ! *Il aspire à descendre.* Mais non : il croit monter en s'égalant aux rois, il aime mieux un titre qu'un nom. Pauvre homme ! ses idées sont au-dessous de sa fortune. Ce César l'entendait bien mieux, et aussi c'était un autre homme. Il ne prit point de titres usés, mais il fit de son nom même un titre supérieur à celui de roi. »

Une apparente insouciance, une déférence ironique, un superbe dédain pour les pompes et les gloires officielles qui éblouissent la foule ; telle sera désormais l'attitude de Courier pendant tout l'Empire.

Il resta en Italie jusqu'en 1809. Ses lettres de cette époque sont charmantes d'esprit, de verve et d'une désinvolture toute militaire. Sans vaine sensibilité, sans enthousiasme de caserne, il décrit en traits ineffaçables cette longue et sanglante in-

surrection de la Calabre à laquelle il assiste ; il raconte en se jouant ses joies et ses souffrances, ses trouvailles d'antiquaire et ses aventures galantes. Comme il jouit de cette Italie voluptueuse, et de son beau ciel, et de son air embaumé, et des haies de citronniers et d'orangers, et des roches couvertes de myrtes et d'aloës ! Avec quel plaisir il endosse son harnais, comme il l'appelle, pour parcourir en tous sens cette patrie des arts et des lettres, ressusciter chacun de ses souvenirs éteints, fouiller ses bibliothèques, et déchiffrer en courant les vieux bouquins ou les inscriptions effacées ! Toutes ces jouissances cependant ne s'obtiennent pas sans quelques dangers. Ici une embuscade, là une bataille ; partout la ruse, la trahison, les pillages, les massacres, la guerre d'escarmouches et de guérillas. « Car, écrit Courier, ce peuple est impertinent ; des coquins de paysans s'attaquent aux vainqueurs de l'Europe. Quand ils nous prennent, ils nous brûlent le plus doucement que possible. On fait peu d'attention à cela : chacun espère s'en tirer avec son fourgon plein ou ses mulets chargés, et se moque de tout le reste. » Un jour Courier assiste à une délibération où il s'agissait de savoir s'il serait pendu, brûlé ou fusillé. Il fut admis à opiner. Son courage, son sang-froid, sa parfaite connaissance de la langue et du pays le tiraient toujours d'affaire. En revanche, si sa

peau est entière et s'il a le compte de ses membres, il est constamment dépouillé. Ses chevaux, son argent, ses papiers, ses nippes et celles de ses amis ; tout y passe. Il ne peut rien garder. « On croit généralement, écrit-il à un officier qui lui a fait présent d'une chemise neuve, cadeau inestimable dans sa position, que mon destin est de mourir nu comme je suis né ! » Un jour, cependant, son stoïcisme se démentit : il avait perdu son bréviaire ! C'était une Iliade de l'imprimerie royale qu'il portait partout avec lui. Pour ravoir son Homère, il donnerait la seule chemise qui lui reste. Que voulez-vous ? c'était sa société, son unique entretien dans les haltes et les veillées. Heureusement le général autrichien, un peu embarrassé peut-être d'un pareil butin, lui renvoya son Homère avec une lettre fort aimable.— On peut penser aussi qu'avec les goûts indépendants que nous lui connaissons, Courier eut plus d'une fois maille à partir avec les chefs. Il n'était guère en faveur : il n'obtint pas le moindre avancement à cette époque de fortunes éblouissantes. En revanche, on lui confiait volontiers les entreprises périlleuses ; il ne refusait rien. Toujours à l'avant-garde, ne ménageant jamais sa personne, il se comportait hardiment au feu, et se consolait de tout avec ses livres. Il laisse à d'autres le soin de courir après les épaulettes et les rubans : Tout cela, aux yeux de

Courier, ne vaut pas une courbette et une révérence.

Voilà Courier tel qu'il apparaît à première vue à celui qui parcourt sa correspondance. Soldat par métier, artiste dans l'âme, brave et insouciant, il semble qu'il n'ait rien à regretter, rien à souhaiter. Mais, allez plus loin, et tout à coup, à un éclair d'indignation, à je ne sais quoi d'amer et de triste qui est au fond de toute cette gaieté, vous comprendrez que cette âme, faite pour la liberté, a été froissée dans ses aspirations les plus chères. « D'où vient donc que, quelque part qu'on s'arrête, en Calabre ou ailleurs, tout le monde se met à faire la révérence, et voilà une cour ? C'est instinct de nature, nous naissons valetaille. Les hommes sont vils et lâches, insolents quelques-uns par la bassesse de tous ; abhorrant la justice, le droit, l'égalité ; chacun veut être, non pas maître, mais esclave favorisé. S'il n'y avait que trois hommes au monde, ils s'organiseraient ; l'un ferait la cour à l'autre, l'appellerait Monseigneur, et ces deux réunis forceraient le troisième à travailler pour eux, car c'est là le point. » Mais ce n'est pas là le ton ordinaire de Courier ; l'indignation chez lui tourne vite à l'ironie. On l'a dit avec éloquence : Il représente ce républicanisme militaire qui fermentait encore çà et là dans les rangs de l'armée impériale ; sacre napoléonien, institution de la



croix d'honneur , titres nobiliaires , chaque chose enfin qui s'éloigne de la Révolution et se rapproche de la monarchie excite son fiel et sa colère. Il avait pris au sérieux la Révolution , et elle ne semble aboutir qu'à faire Jérôme roi, Louis roi, Joseph roi ; tant de sang répandu , tant d'efforts , tant de malheurs, et au bout de tout cela, le débotté impérial et la cour de Saint-Cloud ! Qui eût pensé cela à Jemmapes et à Fleurus ? Alors Courier s'emporte et s'indigne ; je me trompe, il hausse les épaules et éclate de rire. « Vous me demandez ce que nous faisons ? Peu de chose ici : nous prenons un petit royaume pour la dynastie impériale. Qu'est-ce que la dynastie ? Méot vous le dira. Le fameux traître Méot est cuisinier du roi, qui s'amuse souvent à causer avec lui ; le seul homme, dit-on, pour qui sa Majesté ait quelque considération. — Méot, lui dit le roi, tu me pousses ta famille, tes nièces, tes cousins, tes neveux, tes fioux ; tu n'as pas un parent à la mode de Bretagne, marmiton, gâte-sauce, qu'il ne faille placer et faire gros seigneur ! — Sire, c'est ma dynastie, lui répondit Méot. »

Peut-être aimerait-on sentir vibrer plus souvent chez Courier l'indignation et la colère ? Ce perpétuel sourire, tout gracieux et spirituel qu'il est, ne fatigue-t-il pas à la longue ? Au milieu des événements si graves et si inouis qui s'accomplissent autour de

lui, ne semble-t-il pas quelquefois ne connaître d'autre préoccupation que la splendeur du ciel d'Italie et la douceur de son climat ? « Les rossignols ne chantent plus depuis quelques jours, dont bien me fâche . . . . . Si les nouvelles de cette espèce peuvent vous intéresser, je vous en ferai une gazette. » Quoiqu'il en soit, c'est là un des traits qui caractérisent toute la carrière politique de Courier. Naturellement froid, réservé, toujours en garde contre les transports lyriques et les entrainements déclamatoires, il ne se passionne que par moments. Merveilleusement prompt à saisir le côté faible et ridicule chez ses adversaires, mais trop clairvoyant pour ne pas comprendre l'impuissance et la vanité de ses efforts, à peine le coup est-il porté qu'il semble s'arrêter de lui-même : il semble faire effort pour se contenir et enchaîner l'élan de sa pensée. Il a senti le découragement l'envahir de toutes parts, et alors son indignation tourne à la mélancolie, et sa colère à la satire. Ce défaut, que les circonstances contribuèrent à développer chez Courier, le préserva du moins d'un danger, auquel ont bien rarement échappé ceux qui, depuis, ont écrit et parlé de l'Empire : la déclamation. Son émotion est toute intérieure et contenue. Elle ne se trahit que par intervalles ; mais alors elle ne touche pas, elle brûle ; et on ne peut d'ailleurs méconnaître ce qu'il y a

d'éloquent et de saisissant dans son ironie souvent si fière et si triste, et jusque dans son dédaigneux silence.

Un jour enfin, Courier se lassa de végéter en Calabre, officier sans soldats, canonnier sans canons, bornant sa gloire et ses services à distribuer des cartouches à messieurs de l'infanterie, en les exhortant à s'en bien servir pour le salut commun. Le diable s'était mis dans ses affaires en France : c'est dire qu'elles étaient en fort mauvais état. Il demande un congé pour aller voir ce que c'était : on le refuse. Il donne sa démission. Mais à peine de retour à Paris, il est saisi de la singulière ambition de faire sous Napoléon la campagne de 1809, qui venait de s'ouvrir : il a voulu voir une fois à l'œuvre le grand capitaine et la grande armée. Des idées de gloire traversèrent peut-être un moment son imagination d'artiste, et il eut son heure d'enthousiasme. Mais Napoléon ne pardonnait pas une démission : il fallut donc partir furtivement, et, sans fonctions ni qualités bien décidées, se glisser dans l'état-major d'un général d'artillerie. Il arriva à temps pour assister à la terrible bataille de Wagram, et resta 48 heures enfermé dans la célèbre île de Lobau, jonchée de morts et de mourants. Il en eut vite assez. Voici en quels termes Armand Carrel, qui s'y connaissait, décrit ces sanglantes journées : « Les hommes





noyés par milliers, les généraux tués par cinquantes, les régiments disparaissant sous la mitraille, les tas de morts et de blessés servant de rempart ou de pont aux combattants, l'artillerie, la cavalerie, roulant, galopant sur un lit de débris humains, et quatre cents pièces de canon faisant pendant deux jours et deux nuits l'accompagnement non interrompu de pareilles scènes. » Voilà le spectacle que Courier était venu chercher de si loin ; on comprend qu'il n'avait rien de particulièrement enthousiasmant. Aussi, la faim, l'horreur, la fatigue eurent-elles bientôt triomphé de l'illusion qui l'avait amené. Il tomba d'épuisement au pied d'un arbre et ne reprit connaissance qu'à Vienne, dans une ambulance où on l'avait transporté. Décidément il n'avait pas de chance ; on pouvait tomber mieux qu'à Wagram ou à Essling pour saisir le secret du génie militaire de Napoléon ; mais décidément aussi il était pour jamais dégoûté de la gloire militaire. A peine guéri, il n'eut rien de plus pressé que de quitter Vienne, sans autorisation, sans ordre : nous savons que c'est une vieille habitude ; et courut se reposer à Florence de ses émotions et de ses fatigues. Du reste, il ne se repent pas d'avoir été à Vienne, car il y a vu de près *l'oripeau et les mamamouchis* ; et qu'est-ce donc que l'oripeau et les mamamouchis ? Rien moins que cette foule de rois, de princes

et de princesses prosternés devant le vainqueur de Wagram, et accourus pour rehausser de leur présence l'éclat du mariage impérial. « Bonaparte veut avoir sa place dans la confrérie des familles souveraines : pauvre homme ! hier il s'est fait Sire ! aujourd'hui il brigue la main d'une princesse autrichienne : le voilà mamamouchi ! » et voilà tout l'effet produit sur Courier par les pompes de la cour et les splendeurs de la victoire.

D'autres préoccupations l'attendaient à Florence. Bouquiniste zélé comme par le passé, il eut le bonheur, en fouillant une bibliothèque, de mettre la main sur un manuscrit des *Amours de Daphnis et de Chloé*, le célèbre roman de Longus, où se trouvait comblée une lacune de six ou sept pages, signalée dans toutes les éditions antérieures. Il se mit aussitôt en devoir de copier le précieux passage. Malheureusement il posa par mégarde sur le manuscrit une feuille de papier tachée d'encre et il fit un pâté, puisqu'il faut appeler la chose par son nom. De là, grande colère, et bien légitime sans doute, du bibliothécaire, M. Furia. Courier fut dénoncé au monde savant par une brochure du dit M. Furia, comme ayant à dessein anéanti l'original pour trafiquer de la copie. Courier répondit à ces accusations dans une lettre célèbre adressée à son libraire M. Renouard. C'est, à vrai dire, le premier de ses pamphlets, et

l'effet produit fut immense ; car c'était la révélation d'un talent dont nul n'avait soupçonné jusque-là la terrible puissance. Il était impossible de manier l'ironie avec une habileté plus consommée et plus cruelle. Le nom de l'infortuné Furia passera à la postérité, et on n'oubliera jamais, grâce à Courier, l'éloquence grandiose et pathétique que le pauvre bibliothécaire déploya dans sa fameuse brochure. Témojn ce passage émouvant que je cite d'après la version littérale de Courier avec le commentaire dont il l'accompagne : « A un si horrible spectacle (il parle de ce pâté que je fis sur son bouquin), mon sang se gela dans mes veines ; et durant plusieurs instants, voulant crier, voulant parler, ma voix s'arrêta dans mon gosier ; un frisson glacé s'empara de tous mes membres stupides..... Voyez-vous, monsieur ? ce pâté, c'est pour lui la tête de Méduse. Le voilà stupide ; il l'assure, et c'est la seule assertion qui soit prouvée par son livre. Mais il y a dans cet aveu autant de malice que d'ingénuité ; car il veut faire croire que c'est moi qui l'ai rendu tel, au grand détriment de la littérature. Moi je soutiens que longtemps avant que d'avoir vu cette affreuse tache, dont le seul souvenir le remplit d'horreur et d'indignation, il était déjà stupide, ou certes bien peu s'en fallait, puisqu'il a tenu, feuilleté, examiné, décrit et noté par le menu chaque page de ce petit

volume (le manuscrit de Longus), sans se douter seulement de ce qu'il contenait. » Mais il faut abandonner l'infortuné Furia entre les mains du terrible adversaire qu'il a eu l'imprudence de provoquer; il n'en sortira pas de sitôt. Toutefois convenons au moins avec Courier que s'il y a eu de plus grands crimes, il n'y en a point eu de plus noirs.

L'histoire du pâté circulait partout, et le gouverneur lui-même finit par s'inquiéter de tout ce bruit. On sut alors que l'homme de la tache d'encre était précisément le chef d'escadron qu'on réclamait à la grande armée depuis Wagram. La position devenait critique pour Courier : il a deux ministres à ses trousses, comme il le dit : « l'un veut me faire fusiller comme déserteur ; l'autre veut que je sois pendu pour avoir volé du grec. Je réponds au premier : Monseigneur, je ne suis point soldat, ni, par conséquent, déserteur. — Au second : Monseigneur, je me f... du grec, et je n'en vole point. Mais ils me répliquent, l'un : Vous êtes soldat, car vous vous enivrâtes, il y a un an, dans l'île de Lobau, avec d'autres garnements qui vous appelaient camarade. Ainsi vous serez fusillé. — L'autre : Vous serez pendu, car vous avez sali une page de grec, pour faire pièce à quelques pédants qui ne savent ni le grec ni aucune langue. — Là-dessus, je me lamente, et je dis : Serai-je donc fusillé pour avoir bu un coup

à la santé de l'empereur ? Faudra-t-il donc que je sois pendu pour un pâté d'encre ? »

Il s'en tira pourtant, mais à condition de se tenir désormais tranquille. Courier se le tint pour dit, et passa les dernières années de l'Empire dans une retraite studieuse, seul avec ses souvenirs et ses espérances, étudiant avec plus d'ardeur que jamais la littérature grecque et latine et nos vieux auteurs du moyen âge, et formant à cette double école son style original ; d'ailleurs sombre et mécontent des hommes et des choses, et toujours plus tourné vers la misanthropie : mais à qui la faute ? « Quant à moi, écrit-il en 1810, ôtez-vous de l'esprit que je songe à faire jamais rien. Je crois, pour vous dire ma pensée, que ni moi ni un autre aujourd'hui ne saurait faire œuvre qui dure : non qu'il n'y ait d'excellents esprits, mais les grands sujets qui pourraient intéresser le public et animer un écrivain lui sont interdits. » (Voilà le grand mot prononcé ; voilà la clef du caractère et de la destinée de Courier.) « Il n'est pas même sûr, ajoute-t-il, que le public s'intéresse à rien. Au vrai, je vois que la grande affaire de ce siècle-ci, c'est le débotté et le petit coucher. Contentons-nous de lire et d'admirer les anciens du bon temps. Essayons au plus quelquefois d'en tracer de faibles copies. Si ce n'est rien pour la gloire, c'est assez pour l'amusement. » Les préoccupations

littéraires ne sont donc pas les premières pour Courier ; il en a d'autres et de plus hautes. Mais il ne les affiche pas. Malgré les apparences, et en dépit des admirateurs fanatiques de son style travaillé et ciselé à l'antique, nous persistons à croire qu'il a rêvé autre chose ici-bas que la gloire d'écrivain.

Ainsi Courier assista immobile à la décadence croissante et enfin à la chute de l'Empire. On a dit, et avec raison, qu'il n'a vu de cette grande époque que le côté mesquin et ridicule ; il faut ajouter : le côté moral, l'influence désastreuse du despotisme impérial sur les esprits et les caractères. Voilà ce qui l'a frappé avec les bassesses et les ridicules, les violences et les désordres. Il a été presque insensible à la gloire extérieure, à la grandeur matérielle du premier Empire. Il a été jusqu'à nier l'art militaire lui-même, et cela sous Napoléon ! « Pour moi, écrit-il, m'est avis que cet enchaînement de sottises et d'obscurités qu'on appelle histoire ne mérite guère l'attention d'un homme sensé. Plutarque me fait pitié de nous venir prôner tous ces donneurs de bataille, dont le mérite est d'avoir joint leurs noms aux événements qu'amenèrent le cours des choses. » Et ailleurs : « Plutarque à présent me fait crever de rire ; je ne crois plus aux grands hommes. » Il est impossible de méconnaître dans toutes ces boutades des préventions

injustes et arbitraires. Courier juge l'Empire tout entier d'après le spectacle qu'il a eu sous les yeux. Evidemment l'Empire a été autre chose, il a été plus qu'il ne plaît à Courier de le dire. Mais, ces réserves faites, je ne me sens pas le courage de condamner Courier. Il était peut-être impossible à un contemporain d'embrasser d'un regard le colosse impérial tout entier, avec toute sa grandeur et toute sa petitesse, et d'apprécier à juste prix cette gloire encore toute sanglante, sur laquelle les années en s'écoulant n'avaient pu jeter leur majestueuse auréole.

C'était chose si rare, d'ailleurs, que ce courage moral et ce fier désintéressement à cette époque de vertus militaires et d'ambitions effrénées ! Ils étaient si rares ceux qui, à travers le roulement du tambour et le cri des clairons, distinguaient encore le sourd gémissement d'un peuple libre, courbé sous un despotisme de fer ! Ils étaient si rares ceux qui pensaient que la gloire de voir un soldat couronné traverser l'une après l'autre, au galop de son cheval, toutes les capitales de l'Europe, en faisant trembler sur son passage les trônes séculaires, ne compensait peut-être pas le meurtre moral de la France républicaine, l'anéantissement de toute libre pensée, de toute aspiration généreuse, et la ruine irréparable peut-être de ces droits sacrés que tout Français,

depuis quatre-vingt-neuf, avait conquis et scellés de son sang !

Nous avons parcouru la carrière de Courier jusqu'en 1815. Durant cette première période de sa vie, et à travers ses vicissitudes apparentes, il est resté tel que nous l'avons connu dès sa jeunesse. Deux passions surtout le caractérisent et semblent se partager son cœur et sa vie : la passion des lettres et des arts et la passion de l'indépendance. Naturellement spirituel et gai, nous l'avons vu, sous la pression des circonstances, céder de plus en plus à une sombre mélancolie. Mais, soldat républicain ou artiste érudit, jovial ou misanthrope, c'est au fond toujours le même homme que nous avons sous les yeux, et, à travers ces nuances extérieures, nous pouvons déjà reconnaître et admirer un esprit indépendant et un noble cœur. Toutefois sa physionomie est encore un peu indécise. Elle nous est apparue presque toujours malicieuse et souriante, traversée seulement de temps à autre par un sombre nuage, ou illuminée par un éclair d'indignation, qui révèle un feu contenu. Nous allons voir ces éléments divers se préciser et se développer, peut-être au détriment les uns des autres, dans la période nouvelle où nous entrons avec lui.



## II

(1815-1825.)

A dater de 1815, un changement profond se fait dans la destinée de Courier. Sous la République et sous l'Empire il s'est tenu de côté: nous n'avons encore eu affaire qu'au militaire. Nous l'avons suivi à l'armée, soldat comme on en voit peu, aussi brave qu'insouciant, ne croyant pas à la gloire militaire et uniquement préoccupé d'antiquités, de littérature, et un peu aussi de politique, mais en passant, mais en secret. Grâce à sa correspondance inédite, qu'il avait cependant, paraît-il, préparée lui-même pour l'impression (ce qui prouve l'importance qu'il y attachait), nous avons pu entrevoir en lui un écrivain déjà accompli et un vieux républicain frondeur et moqueur. Mais, sauf la fameuse lettre du pâté d'encre, rien n'est encore venu révéler au public le talent et le nom de Paul-Louis Courier. Pour le moment, il n'est encore connu et apprécié que de quelques savants qui ont lu ses travaux sur Hérodote et sur Longus, de son Excellence le Ministre de la guerre qui a voulu deux fois le faire fusiller comme déserteur, puis de quelques dames romaines, de quelques cousines françaises, qui ne le trouvent pas du tout misanthrope, ni en

italien ni en français, et auxquelles il raconte, dans des lettres charmantes d'esprit, de verve et de malice, les petits événements de sa vie d'aventurier. Tout change après la chute de l'Empire. Le rôle politique et littéraire de Courier va commencer. Nous le retrouvons marié et propriétaire, paisiblement établi dans les beaux cantons de la Touraine où s'est écoulée son enfance. L'ancien canonnier à cheval est devenu le vigneron de Véretz.

Le voilà paysan, et il entend rester paysan. C'est sa prétention à lui, c'est son ambition désormais d'être le bonhomme Paul. Prétention innocente après tout, mais sur laquelle nous ne devons pas nous faire plus d'illusion qu'il ne s'en faisait lui-même. Car qu'est-ce qu'un bonhomme, qui veut être bonhomme ? Non, non : Courier ne passera jamais pour naïf ; il n'est simple et naturel qu'à force d'art et d'étude, et à tout moment, en lisant ses pamphlets, on sent l'homme de lettres qui cite Rabelais, Amyot, Montaigne, à côté du paysan qui parle de vigne et de labour. Il faut accepter une fois pour toutes le rôle qu'a voulu jouer Courier, et les disparates inévitables, les légères incohérences qui en sont la suite, largement compensées d'ailleurs par les beautés neuves, piquantes, agrestes, dont il a su semer son style original.

Courier nous explique lui-même ce changement

d'attitude, et ce qui l'a décidé à réserver pour Louis XVIII des vérités bonnes en tout temps, mais un peu trop mal sonnantes pour les oreilles chatouilleuses du grand empereur : « J'ai cru bonnement à la Charte, écrit-il quelques années plus tard, j'ai donné dans la Charte en plein, je le confesse, à ma très grande honte ; et pourtant de plus fins y ont été pris comme moi. De ma vie, sans la Charte, je n'eusse imaginé de parler au public de ce qui l'intéresse. Robespierre, Barras et le grand Napoléon, depuis plus de vingt ans, m'avaient appris à me taire ; Bonaparte surtout : ce héros ne trompait pas. Il ne nous baillait pas le lièvre par l'oreille, jamais ne nous leurra de la liberté de la presse ni d'aucune liberté. Un peu Turc dans sa manière, il mettait au baigne ce bon peuple, mais sans l'abuser le moins du monde ; et ne nous cacha point sa royale pensée qui fut toujours d'avoir en propres corps et nos biens seulement ; des âmes, il en faisait peu de cas : ce n'est que depuis lui qu'on a compté les âmes. Voulant parler tout seul, il imposa silence à nous premièrement, puis à l'Europe entière ; et le monde se tut : personne ne souffla, homme ne s'en plaignit, ayant cela de commode qu'avec lui on savait du moins à quoi s'en tenir. La Charte vint, on me dit : Parlez, vous êtes libre, écrivez, imprimez ; la liberté de la presse et toutes

les libertés vous sont garanties ; parlez un peu pour voir ; dites-nous quelque chose. Moi, pauvre, qui ne connaissais pas le gouvernement provocateur, j'ouvre la bouche et je parle. » Nous allons voir ce qu'il dit et ce qui lui en advint.

La première occasion qui s'offrit à lui de rompre le silence fut l'arrestation illégale de dix habitants du petit bourg de Luynes en Touraine. Courier porta le fait à la connaissance du public dans une pétition adressée aux Chambres et qui eut un immense retentissement<sup>1</sup>. Écoutons-le raconter lui-même l'invasion nocturne du village par la gendarmerie de Tours : « A minuit, car le secret est l'âme de toute opération militaire, on monte à cheval, on part, on arrive sans bruit aux portes de Luynes ; or Luynes est en grandeur la moitié du Palais-Royal. Point de postes à surprendre, point de sentinelles à égorger ; on entre, et, au moyen de mesures si bien prises, on parvient à saisir une femme, un barbier, un sabotier, quatre ou cinq laboureurs ou vigneron, et la monarchie est sauvée ! Quel était le crime de ces pauvres gens ? Après les avoir traînés quelque temps de prison en prison, de tribunal en tribunal, on finit par leur apprendre qu'ils sont Bonapartistes, et qu'ils ont mal parlé

<sup>1</sup> *Pétition aux deux chambres. (1816.)*

du gouvernement. Or il est bon de noter qu'entre ceux qui les accusaient et ceux qui devaient les juger comme Bonapartistes, ils se trouvaient les seuls peut-être qui n'eussent point juré fidélité à Bonaparte, point recherché sa faveur, ni protesté de leur dévouement à sa personne sacrée. En conséquence, deux d'entre eux sont condamnés à la déportation (car il ne fallait pas que l'autorité eût tort); deux sont retenus en prison; six enfin, renvoyés sans jugement, revinrent au pays, après une longue absence, ruinés pour la plupart, infirmes, hors d'état de reprendre leurs travaux. Ceux-là, il est permis de croire qu'ils n'avaient pas même mal parlé. Dieu veuille qu'ils ne trouvent jamais l'occasion d'agir! »

Tel est l'objet de ce premier pamphlet, chef-d'œuvre de bon sens, de logique, de passion contenue et de brûlante ironie. La simplicité et le calme apparent du récit font encore mieux ressortir l'énormité de ces attentats à la liberté individuelle si communs, hélas! à cette époque d'arbitraire effréné. Courier semble sans cesse contenir son indignation: mais elle éclate enfin en quelques mots éloquentes, allusion menaçante à ces courtisans imprudents qui prétendaient faire impunément de la puissance royale l'instrument de leurs vengeances et de leurs rancunes: « Le dirai-je? les vrais séditieux

sont ceux qui en trouvent partout ; ceux qui, armés du pouvoir, voient toujours dans leurs ennemis les ennemis du roi, et tâchent de les rendre tels à force de vexations ; ceux enfin qui trouvent dix hommes à arrêter dans Luynes, dix familles à désoler, à ruiner de par le roi : voilà les ennemis du roi. » L'événement devait se charger de justifier ces paroles au delà même de l'attente du pamphlétaire.

Ce qui fait la force de *Courier*, c'est que l'attentat qu'il signalait n'était pas un crime isolé, dû à l'excès de zèle de quelque administrateur fanatique : ces crimes et d'autres bien plus graves encore se reproduisaient tous les jours dans toutes les parties de la France ; l'arbitraire était érigé en système ; les mots de conscience, de justice, de liberté, semblaient avoir perdu toute signification pour ces hommes de 1815, qui rivalisaient de lâches vengeances et de passions infâmes, et qui rappelaient les Robespierre et les Saint Just, avec la bassesse de plus et le courage de moins. Combien d'infortunés payèrent alors de leur fortune, de leur liberté ou de leur vie une parole imprudente, un mot de regret pour cet empereur, devant lequel se prosternaient, hier encore, leurs accusateurs et leurs juges ; malheureux, avertis trop tard des changements, et dont tout le crime était de ne pas toujours crier à propos : Vive la Ligue ! Un jour, c'est un ancien professeur qui,

convaincu d'avoir conservé une médaille à l'effigie de Napoléon, est pour ce seul fait condamné à 4000 francs d'amende, deux ans de privation des droits civiques et deux ans de surveillance de la haute police. Le lendemain, ce sont vingt-trois malheureux paysans, reconnus coupables d'avoir désarmé un cultivateur pendant les Cent-jours et d'avoir manifesté l'intention d'en désarmer deux autres, et qui sont condamnés les uns à la prison, les autres aux travaux forcés à perpétuité, et sept d'entre eux à la peine capitale ! N'avait-on pas entendu, en pleine Chambre des députés, un ministre de la justice défendre en ces termes un projet de loi contre la liberté individuelle : « C'est contre les suspects seuls que la loi est dirigée, contre ces gens d'autant plus dangereux, ces hommes d'autant plus coupables, qu'habiles dans l'art de feindre, ils ne se livrent jamais à des actes qui puissent leur faire encourir l'action immédiate de la justice ! » Et ces lois inconcevables étaient votées d'enthousiasme par ces prétendus représentants de la France ! Ils signaient sans hésiter ces édits monstrueux qui punissaient du dernier supplice toute provocation indirecte, tout écrit, toute parole, le moindre mot, pouvant constituer, je ne dis pas une tentative de désobéissance, mais l'intention, mais la pensée d'une opposition quelconque au nouveau régime. ( Voir

Vaulabelle : *Les deux Restaurations*, IV, p. 135 et passim.)

Nous avons dû rappeler ces faits, choisis presque au hasard, et qu'il nous serait facile de multiplier, pour bien marquer le caractère de cette époque néfaste où Courier prend la plume. Il me semble que c'est la meilleure manière de justifier Courier des reproches de ceux qui semblent croire qu'il eût mieux fait de garder le silence dans ces jours de fureur universelle et d'effervescence. Non, Courier ne pouvait pas, ne devait pas rester muet spectateur des souffrances et des hontes de la France, jetée en pâture aux passions et à l'avidité effrénées d'une poignée de prêtres et d'émigrés. Et si quelque chose nous étonne, au contraire, c'est précisément sa modération, c'est de ne pas rencontrer chez lui de ces tableaux à effets, fréquents alors dans les discours de l'opposition parlementaire, où il aurait décrit, avec grand renfort d'apostrophes, l'état du pays tout entier, palpitant sous la main qui l'opprimait ; où il aurait invoqué le Ciel et les étoiles, et fait parler le sang des échafauds. Le but de Courier est plus modeste et plus pratique : il ne parle que de ce qu'il a sous les yeux, de ce qu'il voit, de ce qu'il touche ; il ne prétend pas s'ériger en défenseur de la révolution de quatre-vingt-neuf prise dans son ensemble ; mais essayez de toucher aux



droits , aux franchises des pauvres cultivateurs qui l'entourent , et vous entendrez aussitôt l'énergique protestation du pamphlétaire.

On en fait un crime à Courier : suivant Sainte-Beuve, il aurait eu le grand tort de se laisser décider pour l'opposition par les petites vexations locales, les querelles de maire et de garde-champêtre.

Nous acceptons volontiers ce reproche pour Courier, car nous ne pensons pas qu'il y ait de petites et de grandes questions toutes les fois que la liberté est en jeu. Si vous ne savez que sourire spirituellement en voyant un droit , une liberté quelconque foulée aux pieds par le dernier des gardes champêtres, vous verrez avec la même indifférence de bon ton César franchir le Rubicon et Bonaparte jeter par la fenêtre les représentants de la nation. Mais il y a plus : nous croyons que c'est précisément sur ces questions de détail, sur ces droits élémentaires et primitifs qu'il faut s'appuyer pour faire naître , développer et entretenir dans un peuple le sentiment de la liberté. Pour graver dans son cœur ce beau mot de liberté , il faut le lui faire épeler lettre par lettre et syllabe par syllabe ; en d'autres termes, pour régénérer une nation, il faut régénérer l'individu, l'élever à ses propres yeux, en le protégeant contre tout ce qui porte atteinte à la dignité d'homme et à la responsabilité de citoyen , et par-

dessus tout contre la pire des tyrannies, la tyrannie du fonctionnaire subalterne. Peut-être l'opposition de tous les temps l'a-t-elle trop oublié en France: les généralités, voilà ce qui a longtemps compromis en France la cause de la liberté. La souveraineté populaire a été le sujet de brillants discours et d'ingénieuses théories; on a revendiqué bien haut les droits de l'homme, mais on a passé sous silence les droits de l'individu; mais nul n'a paru songer à sonder le fond même de la plaie, à porter la main sur cette centralisation administrative qui paralyse l'initiative individuelle et détruit jusqu'au germe tout effort indépendant. Aussi longtemps que vous ne ferez pas appel aux forces individuelles, qui sont les forces vives d'une nation, aussi longtemps que vous ne saurez pas reconnaître et honorer la liberté sous la blouse du paysan et la veste de l'ouvrier, vous pourrez entasser théories sur théories, révolutions sur révolutions, vous aurez tour à tour la tyrannie d'un seul ou la tyrannie de tous: vous n'aurez jamais la liberté. Respectons donc cette voix isolée qui signale à la France les abus de pouvoir d'un maire de village ou d'un procureur de province.

Le coup, d'ailleurs, a porté juste, et le gouvernement, qui brave tous les jours les éloquents manifestes des députés de l'opposition, tremble de

rencontrer devant lui la petite feuille du vigneron de Véretz. La réputation de Courier s'étendait de tous côtés; dès le début, il s'était rendu maître de l'opinion, et c'était une puissance avec laquelle il fallait compter. Les ministres hésitaient à combattre de front le pamphlétaire, qui, d'ailleurs, pouvait être utile comme machine de guerre contre le parti ultra-royaliste. Dans cette occurrence, voyez comme les beaux esprits se rencontrent: il leur vint précisément la même idée qu'à Sainte-Beuve: évidemment Courier n'était qu'un mécontent de bas étage, indigné de ce que, grâce à la connivence de son maire, on lui volait impunément ses bois et ses futailles; dès lors le remède était tout simple: réprimander le fonctionnaire maladroit et achever de s'attacher le bonhomme Paul par quelques petites attentions ministérielles. Aussitôt dit, aussitôt fait. Courier fut invité aux soirées officielles du ministre. Malheureusement, c'était perdre son temps et sa peine que d'essayer d'initier Courier à la confrérie des mamamouchis; au fond, il tenait à son franc parler et à son indépendance encore plus qu'à l'intégrité de sa propriété, quelque étonnant que cela puisse paraître à certaines gens. On s'en aperçut bien vite.

En 1821 parut le *Simple Discours aux membres du conseil de la commune de Véretz, à l'occasion*

*d'une souscription, proposée par son Exc. le Ministre de l'intérieur, pour l'acquisition de Chambord.* Un courtisan zélé avait proposé en effet une souscription nationale pour acheter le château de Chambord et l'offrir au duc de Bordeaux. Le bonhomme Paul n'est pas de son avis, et il dit pourquoi : suivant lui, c'est tout d'abord trop bien récompenser l'enfant royal d'avoir pris la peine de venir au monde. C'est là une première raison ; mais il y en a une autre plus décisive, que Courier développe avec complaisance et qui constitue à vrai dire le véritable objet et le fond même du pamphlet. En donnant Chambord au duc de Bordeaux, c'est en réalité à la cour et aux courtisans que la France le donnera. « Or la cour, savez-vous ce que c'est ? ... il n'y a ici ni femmes ni enfants.... Ecoutez : la cour est un lieu honnête, si l'on veut, mais.... » Tel est le début de ce célèbre et sanglant réquisitoire contre la corruption, la bassesse, l'insolente avidité des courtisans et tous ces vices brillants que Chambord, muet témoin de tant d'illustres débauches, rappelait naturellement à la mémoire.

Cette fois, Courier avait lassé la patience officielle ; il fut arrêté, jugé, condamné à deux mois de prison et à 300 fr. d'amende. On aurait été volontiers plus loin, sans doute, si on avait osé. A peine entré à Sainte-Pélagie, Courier fut accablé de visites et

de félicitations. « On me recherche, on veut me voir, écrit-il à sa femme; tout le monde est pour moi. L'homme qui fait de jolies chansons (Béranger) disait l'autre jour : A la place de Courier, je ne donnerais pas ces deux mois de prison pour cent mille francs. » Il nous a lui-même raconté ce procès mémorable dans une mordante brochure qui est, elle aussi, un de ses meilleurs pamphlets <sup>1</sup>.

Il semble cependant que cette expérience eût dû le rendre plus prudent pour l'avenir. Mais point : il avait sa Charte en tête, le pauvre homme ! et il n'en pouvait démordre ; il y voyait écrit en grosses lettres la liberté de la presse et toutes les libertés. Il fallait donc, pour l'avoir condamné, qu'on l'eût mal compris. Aussi se décida-t-il à adresser une nouvelle requête (1822). Ce fut la charmante *Pétition à la chambre des députés pour des villageois que l'on empêche de danser* : « De temps immémorial, on dansait sur la place publique du village d'Azai, le dimanche après midi, sous les yeux des autorités civiles et ecclésiastiques, et ces gens sages et paisibles ne pensaient guère devoir être jamais troublés dans l'exercice de ce droit antique, légitime, consacré par un si long usage, et fondé sur les premières lois de la raison et du bon sens ;

<sup>1</sup> *Procès de Paul-Louis Courier.* (1821.)

car, apparemment, c'est chez soi qu'on a droit de danser; et où le public sera-t-il, sinon sur la place publique? Survient un jeune curé, brillant de zèle, à peine sorti du séminaire, conscrit de l'Eglise militante, et impatient de se distinguer. Dès son installation, il attaque la danse et semble avoir promis à Dieu de l'abolir dans la paroisse. Danser devant l'église, c'est danser devant Dieu, c'est l'offenser. Et depuis quand? demande Courier. Nos pères y dansaient, plus dévots que nous, à ce qu'on nous dit. Le saint roi David dansa devant l'arche du Seigneur, et le Seigneur le trouva bon; et nous, qui ne sommes ni saints, ni rois, mais honnêtes gens néanmoins, ne pourrions danser devant notre église! Ce que Dieu aime de ses saints, de nous l'offense; l'église d'Azai sera profanée du même acte qui sanctifia l'arche et le temple de Jérusalem! Nos curés, jusqu'à ce jour, étaient-ils mécréants, hérétiques, impies, ou prêtres catholiques, aussi sages, pour le moins, que des séminaristes? » En cela, le village tout entier était de l'avis de Courier. Mais le séminariste, en homme ingénieux, mit immédiatement la main sur le seul moyen efficace: l'autorité du préfet et l'intervention des gendarmes. C'est cette manière de faire qui a tout particulièrement le don de déplaire à Courier; il n'entend pas, il est vrai, comme le curé, la sanctification du dimanche; mais

il n'est pas sûr de ne pas se tromper ; il voudrait entendre au moins les raisons du séminariste. Mais l'autorité ! mais les gendarmes ! quels arguments, je vous prie ! ce sont des mots qui sonnent bien mal, en effet, aux oreilles du pamphlétaire. « L'autorité, dit-il quelque part, voilà le grand mot en France. Ailleurs, on dit la loi ; ici, l'autorité. Et quant à la gendarmerie, c'est le principal de tous les moyens inventés pour rendre un peuple vil et lâche. Quel courage peut avoir l'homme élevé dans la peur des gendarmes, n'osant ni parler haut, ni bouger sans passe-port, à qui tout est espion, et qui craint que son ombre ne le prenne au collet ? » Certes, c'était là parler fort irrévérencieusement d'un corps très respectable ; mais peut-être bien qu'en matière religieuse spécialement, et quand la conscience était en jeu, les gendarmes étaient de trop. Courier le pensa du moins, s'appuyant sur ce que Jésus avait dit : « Allez et instruisez ! » mais non pas : « allez avec des gendarmes et instruisez de par le préfet ! » C'est ce qu'il représenta humblement à la Chambre des députés, et il va lui-même nous raconter le dénouement de l'affaire :

« Messieurs, dis-je, tenant mon chapeau à deux mains, si c'était votre bon plaisir de nous laisser dauser devant notre logis le dimanche... — Gendarmes, qu'on le mène en prison ; maximum de la

peine ; amende, etc. » Bref, nouveau procès, nouveau jugement. C'était précisément le moment où expirait sa première détention : peut-être cette considération influa-t-elle sur l'esprit des juges ; peut-être aussi ne voulut-on pas lui ménager un second triomphe ; quoiqu'il en soit, plus heureux que la première fois, il en fut quitte pour une simple réprimande, plus la saisie de l'ouvrage incriminé. Eclairé cette fois, et sachant à quoi s'en tenir, Courier renonce décidément à énoncer ses opinions par la voix légale ; il a recours désormais à la presse clandestine. C'est ainsi que parurent successivement *les Réponses aux anonymes* (1822), *la Gazette du village* (1823), *le Livret de Paul-Louis, vigneron, pendant son séjour à Paris, en mars 1823*, et *la Pièce diplomatique* (1823), spirituelles et malicieuses causeries, où le badinage a souvent une haute portée et sert à couvrir de profondes vérités. Son secret fut si bien gardé que ses meilleurs amis ne surent pas comment il s'y prenait pour faire imprimer et répandre ces nouveaux écrits, qui se succédaient avec une rapidité prodigieuse : on dit que c'est cette fameuse recette qui a été retrouvée et remise en vigueur de nos jours en Pologne par le Comité national.

Ce sont surtout les nobles et les prêtres qui ont le privilège de soulever les antipathies et les colères



de Courier; c'est contre eux qu'il épuise tous les traits d'une ironie tour à tour enjouée et mordante. C'étaient en effet les principaux instigateurs de la réaction royaliste, et les plus dangereux ennemis de la liberté.

Pour les nobles, nous savons que l'antipathie date de loin. Courier se souvient toute sa vie des leçons de son père. Il faut l'entendre exhaler son fiel et sa colère contre ces officiers de salon, revenus avec l'émigration, qui n'ont d'autres états de service à faire valoir que d'avoir servi la messe en Angleterre, qui prétendent interdire l'épaulette à tout ce qui n'est pas né gentilhomme, et travaillent, en revanche, à rétablir la *schlague* et les coups de bâton dans les armées de la République et de l'Empire. Le vieux soldat de l'armée d'Italie a senti le rouge lui monter au front. Mais le plus souvent il se contente de rire de leur insolence, de leur bassesse, de leur cupidité. Il n'est sorte d'histoires joyeuses qu'il ne conte à ce sujet :

« L'autre jour, à l'église, c'était grande cérémonie; office pontifical, cierges allumés, faux-bourdon, procession, cloches en branle; le concours des fidèles et cet ordre pompeux faisaient plaisir à voir. Mais au beau milieu du chœur, deux champions couverts d'or se gourment, s'apostrophent. — Ote-toi. — Non, c'est ma place. — C'est la

mienne. — Tu mens. — Coups de pied, coups de poing. — Tu n'es pas royaliste. — Je le suis plus que toi. — Non, mais moi plus que toi ; je te le prouverai, je te le ferai voir. — Notre sainte mère Eglise, affligée du scandale, y voulut mettre fin ; le ministre du Très-Haut arrive, crossé, mitré. — Ah ! Monsieur le général ! Ah ! Monsieur le commandant de la garde nationale ! mon cher comte ! mon cher ohevalier ! Laissez-là cette chaise, Monsieur le général ! rengainez votre épée, Monsieur le commandant ! — Par malheur, le payeur n'était pas là, car il eût apaisé la noise tout d'abord, en faisant savoir à ces messieurs ce que chacun d'eux touche par mois du gouvernement ; on eût pu calculer en francs de combien l'un était plus royaliste que l'autre, et régler les rangs sans dispute. La charge de payeur devrait toujours s'unir à celle de maître des cérémonies. »

Bassesse de la cour, bassesse des courtisans ; voilà la conclusion à laquelle aboutit Courier. Mais cette vérité lui tient tellement à cœur, que, pour la démontrer plus rigoureusement, il croit devoir recourir à la méthode géodésique et trigonométrique. Le procédé est au moins original et mérite d'être signalé :

« Voici donc le théorème à démontrer : la cour est un lieu bas, fort bas, fort au-dessous du niveau

de la nation. Si le contraire paraît, si chaque cour-tisan se croit et semble élevé plus ou moins, c'est erreur de la vue, ce qu'on nomme proprement illusion optique aisée à démontrer : soit en effet A le point où se trouve à cette heure M. Decazes (le premier ministre), haut selon l'apparence ; soit B le point le plus bas, appelé point de chute ; entendez bien ceci, car le reste en dépend : le rayon visuel passant d'un milieu rare et pur, celui où nous vivons, dans un milieu plus dense, l'atmosphère fumeuse et chargée de miasmes de la cour, nécessairement il y a réfraction ; ce qui paraît dessus est en réalité dessous. Vous comprenez maintenant, ou, s'il vous restait encore quelques doutes, consultez les savants, le marquis de Laplace, le chevalier Cuvier, qui vous diront exactement de combien de degrés la cour est au-dessous de l'horizon national. Première démonstration du théorème ci-dessus énoncé. — En voici une seconde, empruntée à la physique : Remarquez en effet que tout notre argent y va, tout, jusqu'au moindre sou ; jamais rien ne nous en revient. Je vous le demande, notre argent, chose pesante de soi, tendant en bas ! Tout s'écoule ; tout s'en va de nous à eux : donc il y a une pente ; donc nous sommes en haut, M. Decazes en bas, conséquence bien claire ; et la cour est un trou, non un sommet, comme il paraît aux

yeux du stupide vulgaire : *quod erat demonstrandum.* »

On le voit : Courier badine, et son badinage est quelque peu subtil et prétentieux ; c'est l'homme de lettres, le littérateur ingénieux et délicat, tournant et retournant une idée, jusqu'à ce qu'il l'ait exprimée sous une forme neuve et piquante, qui vient de se montrer chez Courier ; c'est un autre Courier, ce n'est pas le vrai, ce n'est pas du moins celui que nous aimons ; mais il se glisse de temps à autre derrière le premier, et à ce titre il est bon de faire sa connaissance. C'est le but de la citation qui précède.

Mais tournez la page, et, dans un élan d'indignation virile, vous retrouverez toute entière l'âme droite et fière de Courier, le Courier que nous connaissons. Ce qui le révolte par-dessus tout, ce sont les lâches complaisances des hommes issus du peuple, qui vont mendier les faveurs des nobles, trafiquant de leur conscience et affrontant l'indignation publique : « pour qui ? pour des ingrats qui nous payent d'un cordon et disent : le sieur Lainé, le nommé de Villerbe, un certain Donnadiou. Eh ! bonjour, mon ami, votre père fait-il toujours de bons souliers ? ça, vous dinerez chez moi quand je n'aurai personne. — Va pour telles gens, va trahir ton mandat, et livre à l'étranger ta patrie et tes dieux ! »

Les prêtres ne sont pas mieux traités : « On demandait l'autre jour au grand vicaire de Sens : Quels sont vos sentiments sur la grâce efficace ? Que pensez-vous de la suspension du sacrement dans les espèces, et croyez-vous qu'il en dépende comme la substance de l'accident ? — Je pense, répondit-il en colère, je pense à ravoir mon prieuré, et je crois que je le raurai. » L'avidité, les désordres, les crimes du clergé reviennent sans cesse sous la plume du pamphlétaire. Il faut lire dans *Courier* lui-même ces récits tantôt spirituels et malicieux, tantôt tragiques et terribles, toujours saisissants. Il faut l'entendre dépeindre, avec une éloquence dramatique, les combats et les souffrances du prêtre, victime de cette robe qui n'empêche pas le cœur de battre, et poussé par une fatalité terrible du confessionnal à la souillure, et de la souillure au meurtre. Il faut l'entendre réclamer au nom de la religion elle-même la suppression des ordres monastiques. « Les pierres d'un couvent sont-elles profanées, ne sont-elles pas plutôt purifiées lorsqu'elles servent à élever les murs d'une maison de paysan, d'une sainte et chaste demeure, où jamais ne cesse le travail et par conséquent la prière ? Qui travaille prie. »

En revanche, il y a deux choses qu'il préconise et qu'il aime, ce misanthrope bourru : la liberté et

le peuple. Il aime le peuple jusqu'à se montrer partial et injuste envers les autres classes de la nation ; c'est le plus fier roturier du monde. On a pensé qu'il était Orléaniste, mais il nous déclare lui-même que jamais il ne sera d'un parti quelconque. Sans doute, il félicite le duc d'Orléans de ce que, étant né prince, il daigne être honnête homme. Mais il ne suivra jamais un homme, quel qu'il soit. « Né dans le peuple, j'y suis resté par choix ; il n'eût tenu qu'à moi d'en sortir, comme tant d'autres, qui pensant s'ennoblir, de fait ont dérogé ; quand il faudra opter, je serai du parti du peuple. » Il passe pour républicain : mais démontrez-lui qu'il peut y avoir liberté sous la monarchie, il se fera royaliste, tant il est maniable, docile, aisé à convertir, pour peu qu'on le veuille prêcher, non forcer. Donnez-lui donc la liberté, et il vous tiendra quitte du reste.

Mais il faut savoir ce qu'il entend par liberté, et il faut reconnaître que bien peu de gouvernements absolus s'entendraient avec lui. Il nous a donné toute sa théorie politique dans une série d'articles adressés sous forme de lettres au *Censeur*, journal politique du temps<sup>1</sup>. Il se montre de plus en plus l'avocat du paysan, l'homme de la commune, prêchant

<sup>1</sup> *Lettres au rédacteur du Censeur. (1819-1820.)*

l'économie, et appelant de tous ses vœux le temps où nous parlerons au maire tout comme je vous parle, où nous pourrons lui demander de l'argent s'il nous en doit, et nous plaindre s'il nous en prend, sans encourir peine de prison. Dans toutes les sphères, dans tous les domaines, en haut comme en bas de l'échelle sociale, liberté pleine et entière : voilà sa devise. En industrie comme en religion, comme en littérature, il estime que gouvernement est synonyme d'empêchement : à qui travaille, il ne faut que la liberté. Aussi s'élève-t-il avec une rare énergie contre la manie des places, contre ce triste empressement à aliéner son indépendance, à s'effacer, à s'anéantir soi-même. « Dès qu'un jeune homme sait faire la révérence, riche ou non, peu importe, il se met sur les rangs ; il demande des gages en tirant un pied derrière l'autre : cela s'appelle se présenter. Tout le monde se présente pour être quelque chose. On est quelque chose en raison du mal qu'on peut faire. Un laboureur n'est rien ; un homme qui cultive, qui bâtit, qui travaille utilement, n'est rien. Un gendarme est quelque chose, un préfet est beaucoup, Bonaparte était tout. »

Courier voudrait au contraire que les citoyens arrivent à ne plus compter que sur eux-mêmes, à se passer de secours officiels, et qu'ils essayent enfin

de se garder, de se juger et de s'administrer les uns les autres. « Ah ! s'écrie-t-il avec un accent d'enthousiasme d'autant plus frappant que de tels mouvements sont rares chez Courier, si ma langue pouvait dire ce que mon esprit voit, si je pouvais montrer aux hommes le vrai qui me frappe les yeux, leur faire détourner la vue des fausses grandeurs qu'ils poursuivent, et regarder la liberté, tous l'aimeraient, tous la désireraient ! Ils connaîtraient en rougissant qu'on ne gagne rien à dominer ; qu'il n'est tyran qui n'obéisse, ni maître qui ne soit esclave ; et, perdant la funeste envie de s'opprimer les uns les autres, ils voudraient vivre et laisser vivre. » Il résume enfin toute sa pensée et l'idéal qu'il poursuit dans cette phrase d'une énergique familiarité : « La nation alors ferait marcher le gouvernement, comme un cocher qu'on paye, et qui doit nous mener non où il veut, ni comme il veut, mais là où nous prétendons aller et par le chemin qui nous convient ; chose terrible à penser, contraire au droit divin et aux capitulaires ; » ajoutons, et à M. Sainte-Beuve ; car ici encore nous sommes obligés de nous séparer complètement du célèbre critique qui ne cite ce passage que pour l'accabler de mépris et de ses points d'exclamation. Je sais bien du reste que Sainte-Beuve n'est pas tout à fait désintéressé dans la question, et il est



peut-être naturel qu'on se résigne facilement à abandonner les rênes au cocher, quand on a l'honneur d'être admis auprès de lui, non sur le siège toutefois, et qu'on a sa part des largesses que le dit cocher extorque libéralement à ses pratiques. Mais le point de vue peut changer, et il sera permis à d'autres de placer ailleurs et plus haut leur idéal. Il semble que les événements en s'écoulant aient pris à tâche de confirmer de jour en jour la sagesse du vœu de Courier. Si ce vœu s'était réalisé, si aujourd'hui encore notre cocher nous conduisait, non pas où il veut, ni comme il veut, mais là où nous prétendons aller, à l'heure qu'il est, la Pologne déchirée et sanglante aurait acquis le droit de respirer et de vivre, 30 000 braves ne seraient pas allés mourir au Mexique pour consacrer l'esclavage, je veux dire l'annexion d'un peuple libre, et le drapeau tricolore ne flotterait pas à Rome pour contraindre l'Italie à séparer deux choses sacrées : Dieu et la Liberté !

En 1824, parut le *Pamphlet des pamphlets*, sans contredit l'écrit le plus achevé qui soit sorti de la plume de Courier, et l'une des pages les plus remarquables de la littérature française. C'est aussi le plus connu des écrits de Courier, et nous n'y insisterons pas. Le talent du pamphlétaire a atteint son plus complet développement ; son style même, sans

rien perdre de sa rapidité et de sa vivacité, a gagné en simplicité, en force et en élévation. Le Pamphlet des pamphlets est un manifeste et un plaidoyer. Courier revendique hautement son rôle et sa vocation de pamphlétaire. Arrivé à la maturité et à la pleine conscience de son génie, il dit avec enthousiasme ce qu'il a fait et ce qu'il a voulu ; il venge le pamphlétaire des mépris de la société et des réquisitions du parquet ; il s'entoure de tous les martyrs de la libre pensée, Socrate, Cicéron, Franklin, Démosthène, St. Paul ; et, son langage, s'élevant avec sa pensée, passe sans secousse de l'ironie amère au raisonnement serré et au pathétique entraînant. La fin du pamphlet surtout est empreinte d'une élévation et d'une grandeur sur laquelle les pressentiments d'une mort prochaine jettent comme un voile funèbre de tristesse et d'amertume. « Toi donc, vigneron, Paul-Louis, se fait-il dire par son correspondant imaginaire, toi qui, seul en ton pays, consens à être homme du peuple, ose encore être pamphlétaire et le déclarer hautement ; écris, fais pamphlet sur pamphlet tant que la matière ne te manquera. Monte sur les toits, prêche l'Évangile aux nations, et tu en seras écouté, si l'on te voit persécuté. — Mais non, reprend Courier ; détournez ce calice ; la ciguë est amère, et le monde se convertit assez sans que je m'en mêle, chétif. Je serais

la mouche du coche, qui se passera bien de mon bourdonnement. Il va, mes chers amis, et ne cesse d'aller. Si sa marche nous paraît lente, c'est que nous vivons un instant. Mais que de chemin il a fait depuis cinq ou six siècles ! A cette heure, en plaine roulant, rien ne le peut plus arrêter. »

Le Pamphlet des pamphlets fut en effet le chant du cygne. L'année suivante, Courier mourait assassiné par un garde-chasse, à quelques pas de sa maison. On a pensé longtemps que la politique n'avait pas été étrangère à ce funeste événement. Courier lui-même se faisait dire dans son *Livret* : « Paul-Louis, les cagots te tueront. » Mais il a été constaté depuis qu'il ne faut l'attribuer qu'à une vengeance privée.

Ainsi fut enlevé dans toute la force de l'âge et du talent cet écrivain indépendant, dont la place vide devait longtemps encore se faire sentir dans les rangs de l'armée libérale.

Essayons maintenant de résumer nos impressions, et, après avoir vu en quelque sorte se former et grandir sous nos yeux son caractère et son talent, essayons de rassembler ces traits épars, et d'en dégager cette étrange et originale figure. Nous avons vu que la carrière de Courier se distingue nettement en deux périodes : une période de formation et une période d'activité. Jusqu'en 1815, Courier ne joue

aucun rôle politique et littéraire. Comme il faut, en ce monde, obéir à son père et gagner sa vie, vingt années durant, Courier tire des coups de canon pour le Directoire ou pour l'Empereur ; il endosse le harnais militaire, et il en prend gaiement son parti. Mais ce n'est là que le Courier extérieur, le Courier officiel.

Le vrai Courier passe son temps à étudier avec amour l'antiquité classique et le moyen âge français, formant à cette double école son goût si pur et son style si vif et si léger. En même temps, et sans que rien trahisse au dehors ce travail lent et continu, il réfléchit aux grands événements qui s'accomplissent sous ses yeux ; les entraves de toute sorte qui enchaînent ses libres allures et l'indépendance naturelle de son caractère ne font que développer en lui l'amour et le besoin de l'indépendance ; la discipline militaire et le despotisme impérial, voilà pour lui l'école de la liberté.

Aussi, lorsque l'heure est venue de rompre le silence, Courier se révèle dès l'abord à la France étonnée, comme un écrivain de premier ordre et un défenseur aussi intelligent que puissant de la liberté. Ce qui n'était d'abord chez lui qu'un instinct, est devenu une conviction réfléchie ; l'amour de l'indépendance a fait place à l'amour de la liberté. Dès l'abord aussi il a compris les conditions auxquelles

peut s'établir la vraie liberté. C'est à l'individu qu'il s'adresse, c'est sa cause qu'il prend en main. Il n'apporte pas de théories nouvelles, mais des faits qui parlent d'eux-mêmes ; il ne déclame pas, il raconte ; il ne discute pas, il expose. Voilà le secret de sa force. Dès lors nous le trouvons toujours sur la brèche ; toutes les libertés l'auront tour à tour pour champion, parce qu'elles seront tour à tour violées sous ses yeux, et à mesure qu'il avance, sa conception de la liberté semble s'élever et grandir ; le pamphlétaire prend toujours plus au sérieux sa mission et a toujours mieux conscience de sa dignité et de sa responsabilité.

Voilà la destinée de Courier envisagée dans son ensemble et par son bon côté ; mais toute médaille a un revers et tout tableau a ses ombres. Dès sa jeunesse, deux traits nous ont frappés chez Courier : l'amour de l'indépendance, l'amour passionné des lettres et des arts. Voilà les deux éléments, qui, en se développant, exercent sur toute la destinée de Courier une influence décisive, et qui, tour à tour se combattant ou se fortifiant, expliquent ses mérites et ses défauts. Les préoccupations littéraires se mêlent sans cesse chez lui aux préoccupations politiques ; souvent elles s'unissent pour le pousser dans une voie féconde ; peut-être doit-il autant à la pureté de son goût qu'à sa conception élevée de la

liberté cette horreur pour la déclamation et les généralités banales, et cette persévérance à ne pas quitter un instant le domaine des faits et des réalités. Mais souvent aussi les deux grandes préoccupations de Courier se combattent au lieu de s'associer, et c'est là, me semble-t-il, la principale source des défauts qu'on est en droit de lui reprocher. Trop souvent, et nous avons pu déjà le constater dans le cours de cette étude, en lisant ces pamphlets travaillés avec tant d'art, polis et repolis avec un soin si scrupuleux et si jaloux, on ne peut se défendre d'une secrète inquiétude : cette excessive préoccupation de la forme n'ôte-t-elle rien à la valeur du fond ? L'homme ne souffre-t-il jamais du voisinage de l'écrivain ? et n'est-on pas en droit de lui demander plus de largeur, de verve et d'abandon ? Aussi Courier semble-t-il oublier quelquefois le grand but qu'il a devant lui : il s'arrête avec trop de complaisance à la peinture des travers et des ridicules qu'il a sous les yeux ; ce n'est plus un écrivain politique, c'est un naturaliste, à la façon de La Bruyère, dont il a la sagacité, la pénétration, la verve caustique ; il a tracé du Bonapartiste converti, du noble émigré, du prêtre de cour, des portraits que lui eût envié l'auteur des *Caractères*. De là aussi l'étroitesse que nous avons remarquée dans quelques-uns de ses jugements ; de là ses rancunes un

peu puérides contre la cour et la noblesse; de là aussi, sans doute, cette tendance, trop fréquente du reste en France, à faire de l'opposition pour l'opposition, comme on fait de l'art pour l'art; et on serait tenté quelquefois de lui appliquer à lui-même ce qu'il disait malicieusement des écrivains de l'école libérale: « Courage, mes amis! les ministres se moquent de nous, mais nous raisonnons mieux qu'eux; ils nous mettent en prison, et nous y consentons; mais nous les mettons dans leur tort, et ils y consentent aussi. » Quelquefois Courier semble n'avoir en vue que de mettre dans leur tort ses adversaires.

Ces défauts sont graves, et il serait puéride de les méconnaître; mais, pour être juste, il faut ajouter qu'ils n'apparaissent guère dans les principaux pamphlets de Courier. Sa pensée et son style s'élèvent en même temps. On a remarqué qu'à mesure qu'il produit, son allure est plus dégagée, plus libre, jusqu'à ce qu'elle soit enfin l'expression de l'originalité de son esprit et de la trempe un peu sauvage de son caractère.

Du reste, quelle opinion qu'on se fasse du mérite de Courier, il y en a un du moins qu'on ne lui contestera pas, et c'est Courier lui-même qui nous l'apprendra. « Ce qui me distingue, ce qui me sépare de tous les partis et fait de moi un homme rare

dans le siècle où nous sommes, c'est que je ne veux point être roi et que j'évite soigneusement tout ce qui pourrait mener là. » En effet, à une époque d'ambitions effrénées et de fortunes éblouissantes, lorsqu'un sous-lieutenant gagnait un empire à la pointe de son épée et jetait au hasard à ses camarades de bivouac les couronnes de la vieille Europe, lorsque tous, ivres d'une même ivresse, se ruaient vers les honneurs, les grades et les places, et, pour y parvenir, n'hésitaient pas à faire litière de leurs convictions les plus chères, trahissant leur conscience, vendant leur âme et changeant d'opinions comme on change d'habit, Courier du moins ne transigea jamais avec ce qu'il croyait être la vérité ; il conçut dès l'abord un idéal et il le poursuivit toute sa vie. Républicain sous l'Empire, il protesta contre les excès d'un despotisme sans frein ; mais lorsque l'heure de la rétribution fut venue, terrible et sanglante, et que les courtisans de l'Empereur, devenus du jour au lendemain les courtisans de la Restauration, envoyaient à l'échafaud, en gage de leur trahison, les vaincus de Waterloo, c'est encore Courier qui proteste contre ces lâches fureurs, et c'est pour défendre des Bonapartistes que le pamphlétaire républicain s'arma pour la première fois de sa plume vengeresse. A ce pouvoir nouveau, auprès duquel il eût pu facilement



faire valoir son attitude sous l'Empire, il ne demande que la liberté ; il ne combat que l'injustice et la tyrannie, quel nom qu'elles portent, sous quel drapeau qu'elles s'abritent. Si donc Courier n'a été ni un grand homme, ni un habile homme, du moins il a été un homme ; non il n'a pas voulu être roi. On peut lui contester la largeur de vues et l'étendue de l'esprit, mais on ne lui contestera pas la droiture du cœur et l'énergie du caractère.

C'est par là qu'il nous a frappé, et c'est à ce titre qu'il nous semble utile de rappeler son nom et son souvenir aux hommes de notre temps. Nous vivons à une époque où les caractères s'en vont, où les individualités s'effacent ; il y a je ne sais quoi d'énergisant dans l'air que nous respirons. « La démocratie coule à pleins bords, » disait au commencement de ce siècle un contemporain de Courier, Royer-Colard, et certes depuis ce jour le fleuve magnifique n'est pas rentré dans son lit ; il coule, il coule encore plus rapide que jamais, et il emportera dans sa course les digues impuissantes qu'on essaie de lui opposer. Les idées libérales se répandent de plus en plus, elles gagnent de proche en proche, elles sont à l'ordre du jour ; mais dans cette vulgarisation même des idées libérales, n'y a-t-il pas un danger ? Aujourd'hui on ne veut plus être roi, comme au temps de Courier ; mais on veut être libéral et démocrate ;

les mots de liberté, de démocratie, de progrès, sont dans toutes les bouches ; mais partout ils rendent le même son ; on semble en les prononçant répéter un mot d'ordre commun, plutôt qu'exprimer une conviction de l'âme. Je cherche des hommes, je trouve des idées ; des idées grandes, généreuses, élevées, mais des idées ; cependant en passant par notre individualité, les idées qui flottent dans l'air doivent recevoir notre cachet et notre empreinte ; nous n'admettons pas que des âmes vibrantes vibrent toutes à l'unisson comme des cordes inertes, et, pas plus en politique qu'ailleurs, nous ne voulons d'une inspiration mécanique et plénière, parce que nous croyons que, comme tous les grands principes, comme tous les principes vraiment féconds et vraiment salutaires, le libéralisme est une vie avant d'être un système. Voilà ce qu'il faut rappeler à ce siècle qui l'oublie, et c'est la tâche des générations nouvelles. Si nous pouvions jamais oublier ce devoir sacré qui est un de nos plus glorieux privilèges, l'exemple du pamphlétaire célèbre dont j'ai essayé de vous retracer la mâle et énergique figure, est là pour vous le rappeler. « Tu ne seras jamais rien, lui avait dit son père ; c'est-à-dire, comme nous l'explique Courier, tu ne seras ni gendarme, ni espion, ni duc, ni laquais, ni académicien. Tu seras Paul-Louis pour tout potage. » Eh bien, messieurs,

peut-être y a-t-il au milieu de nous, en germe bien entendu, des généraux, des ducs, des ambassadeurs, des académiciens ; je l'ignore, mais peu importe ; une chose, une seule chose importe, et c'est la pensée que le nom seul de Paul-Louis Courier doit graver dans tous nos cœurs, c'est que, pour tout potage, chacun de nous soit lui-même avant tout et partout.

---

# CONSTANTINOPLE, ATHÈNES ET VENISE

**SOUVENIRS DE VOYAGE**

---

# CONSTANTINOPLE, ATHÈNES

## ET VENISE

SOUVENIRS DE VOYAGE, PAR W. MONOD<sup>1</sup>

---

Messieurs,

Invité à vous parler du voyage que j'ai eu cette année même l'occasion de faire en Orient, j'ai pensé que quelques détails sur ces trois villes dont le nom seul rappelle trois races, trois civilisations, et comme trois mondes distincts, offriraient l'intérêt le plus général. Je tiens seulement à rappeler que ce sont ici de simples notes de voyage ; je n'ai pas prétendu vous donner une étude complète, encore moins une dissertation en règle ; j'ai voulu

<sup>1</sup> Travail lu devant la section vaudoise de la société de Zofingue, dans sa séance du 17 novembre 1864.

uniquement vous faire part de ce que j'ai vu et de ce que j'ai éprouvé ; et c'est pour cela que j'ai tenu à laisser à ces récits la forme primitive sous laquelle ils ont été rédigés, persuadé que s'ils offrent quelque intérêt, c'est à leur simplicité même qu'ils le devront.

Permettez-moi donc, sans plus de préambules, de vous transporter immédiatement au beau milieu de la mer de Marmara, à bord de l'*Europa*, bâtiment autrichien faisant le service entre Beyrout et Constantinople.

## I

Le 8 mai 1864, tous les passagers de l'*Europa*, levés avant l'aurore, se pressaient sur le pont du bâtiment. Déjà Constantinople était en vue ; nous commencions à en distinguer les faubourgs et les remparts : mais tout était encore voilé et confus, le soleil n'avait pas encore dépassé l'horizon, teint cependant des plus vives couleurs. Peu à peu, à mesure que nous avançons et que ce prodigieux entassement de mosquées, de palais, se développait devant nous, l'immense panorama s'anima ; les fenêtres, les terrasses des maisons, les flèches des minarets s'illuminèrent aux rayons du soleil levant,

comme une traînée de poudre, et tout sembla en feu. A ce moment, nous touchions la Pointe du sérail ; le palais du sultan, la vieille basilique de Sainte-Sophie, une foule de mosquées hérissées de coupoles, de minarets, se dressaient devant nous. De l'autre côté c'était Scutari, Péra et Galata, autant de villes à côté de la grande et lui servant de faubourgs ; et puis le Bosphore avec ses rives riantes couvertes de palais, que nous embrassions d'un regard, tandis que nous pénétrions lentement dans le port, dans cette fameuse *Corne d'Or*, couvert de paquebots et de navires de toute forme et de toute grandeur, tout cela sortant graduellement de la nuit et de l'obscurité, pour s'animer et pour vivre. C'est un spectacle merveilleux que cette entrée de Constantinople au lever du soleil. Aucune description ne peut en donner l'idée, et il faut l'avoir vu pour connaître Constantinople : car dès qu'on pénètre dans les rues tortueuses, sales, étroites, de l'immense cité, le charme est détruit ; c'est la prose après la poésie, la réalité après l'idéal.

Nous y voici cependant ; le débarquement s'est effectué avec les formalités voulues, et nous courons la ville au hasard.

Constantinople ressemble à toutes les villes d'Orient, avec un peu plus de solennité peut-être, et

pourtant aussi un peu de monotonie, car on s'habitue à tout, même au mouvement perpétuel ; c'est un kaleidoscope en permanence ; le regard ébloui ne distingue bientôt plus les nuances, et cette profusion de couleurs éclatantes finit par se fondre en une teinte uniforme qui se retrouve partout la même, à Alexandrie comme au Caire, à Damas comme à Constantinople. Mais il est difficile de dire ce que l'on éprouve lorsque, pour la première fois, on se trouve entraîné dans ce mouvement incessant, et je dirais presque effroyable, qui anime ces étroites ruelles toujours encombrées d'une foule affairée et bigarrée : quelle variété de costumes, de langues, de visages ! Voici d'abord l'équipage du riche négociant lancé au trot dans ces rues où deux voitures peuvent à peine se croiser, et précédé d'un saïs, jeune garçon habillé de blanc et de rouge, et qui court en avant, armé d'une badine, pour faire ranger la foule. A côté passent et repassent les chevaux et les ânes, courant, trottant, galopant, suivis de l'ânier qui court derrière et dirige sa bête avec un long bâton : ce sont les fiacres du pays. Il faut dire cependant qu'à Constantinople les ânes sont un peu dédaignés ; on va à pied ou à cheval ; mais en général en Orient, l'âne est le moyen de locomotion universel ; il a l'honneur de porter toutes les classes de la société : tantôt c'est un grave



patriarche, à longue barbe grisonnante et coiffé d'un énorme turban, un immense encrier à la ceinture, et qui s'en va trottinant tout à la douce, son chibouque à la bouche ; tantôt c'est un jeune élégant, un lion du pays, pimpant, brillant, pommadé ; ou bien un colonel ; voici même un général en grand uniforme et tout couvert de décorations, se prélassant militairement sur son bourriquet ; ou bien un vieux paysan en haillons, portant ses provisions au marché ; ou bien enfin une dame assise à califourchon et enveloppée de la tête aux pieds d'une longue mantille de soie qui ne laisse voir que les yeux. Les robes de ces dames affectent souvent des couleurs étrangement associées ; les petites filles, à ce qu'il m'a paru, affectionnent particulièrement une certaine étoffe jaune à gros points rouges, qu'elles accompagnent d'un voile rose tendre ; leurs mamans se permettent aussi souvent des robes roses ou jaunes avec des gants vert-pomme. Mais encore ici distinguons : le beau sexe à Constantinople, surtout dans la riche bourgeoisie, fait preuve d'un goût bien autrement développé ; c'est toujours le même genre de costume, mais il est drapé avec bien plus d'art, et les teintes, très variées d'ailleurs, se recommandent par leur exquise délicatesse ; la tête est enveloppée d'un voile de gaze blanche qui ne laisse à découvert que les

yeux. Ainsi protégées, elles laissent sans scrupule errer sur tous les passants ces yeux curieux et un peu effrontés, mais extraordinairement brillants ; décidément, le regard c'est la femme ; c'est un corollaire que je propose en passant au fameux théorème de M. de Buffon. Les femmes des pachas, reconnaissables à la finesse et à l'éclat de leurs vêtements, se font traîner dans de singulières petites voitures, peintes et bariolées sur toutes les faces, avec fond d'or ou d'azur, et roues vermillon, rappelant en petit les carrosses de Louis XIV.

Puis vient le Circassien, la tête surmontée du haut bonnet de fourrure noire, l'air fier et hardi, et armé de pied en cap ; plus loin le Bédouin du désert passe calme et insouciant, le fusil en bandouillère, magnifiquement drapé dans sa couverture en haillons, et, pendant que vous vous tournez pour le regarder passer, le porteur d'eau vous bouscule en courant, criant gare ! quand le mal est fait, et s'éloigne en essuyant son outre gluante sur tous les pantalons qui se trouvent à sa portée. Cependant, au milieu de toute cette cohue, apparaît tout d'un coup une longue file de chameaux chargés de ballots de marchandises ; ils avancent lentement, balançant la tête à droite et à gauche, regardant tout, examinant tout, attentifs à éviter les obstacles. Tout cela forme une confusion, un brouhaha impossible

à décrire ; c'est un tapage infernal, il semble que crier soit devenu un besoin pour le gosier de ces gens-là, et il faut voir comme ils savent user de l'excellent organe dont ils disposent à cet effet.

Mais il faut couper court à ces descriptions qui se prolongeraient à l'infini. C'est ce mouvement et cette variété inépuisables qui forment le grand intérêt d'une ville comme Constantinople. Les œuvres d'art, les monuments, les curiosités proprement dites, sont en petit nombre, et je n'essaierai pas de vous les décrire ici. L'immense cité peut être visitée en trois ou quatre jours, car, encore une fois, c'est l'aspect général dont il importe surtout de se pénétrer. Voilà pourquoi encore ce que Constantinople offre de plus caractéristique et de plus intéressant pour l'étranger, ce sont ses bazars qui surpassent de beaucoup en grandeur, en éclat, en magnificence, tous ceux de l'Égypte et de la Syrie.

Les bazars à Constantinople forment comme une petite ville dans la grande ; chaque industrie a son quartier et ses rues, rues couvertes, bien alignées, souvent très larges, toujours fraîches, le long desquelles se développent les boutiques ; on appelle ainsi de grandes armoires ou vitrines où sont empilés les objets à vendre, et qui sont précédées d'un petit rebord où s'accroupit le marchand, attendant gravement l'acheteur, sa longue pipe à la bouche,

et le volant consciencieusement avec toute la magnanimité désirable. Tout s'y trouve, depuis les étoffes de Perse jusqu'aux toiles de Manchester, depuis les épices et les parfums de l'Égypte jusqu'aux armes de luxe du fond de l'Orient et aux joujoux européens. Il y a le bazar des pantoufles, le bazar des bijoux, le bazar des manuscrits et des vieux bouquins, le bazar des vieux habits, qui contient la défroque du monde entier : le pantalon collant et l'habit noir, mêlés aux vestes brodées et aux burnous, les chapeaux noirs et les turbans se balancent en l'air suspendus aux mêmes clous. Une foule immense, à pied, à cheval, en voiture, y circule constamment ; à chaque coin de rue des marchands annoncent à tue-tête une série de rafraîchissements, tous plus attrayants les uns que les autres : crèmes, fromages à la glace, limonade, tamarins à la neige, etc., le tout artistement arrangé dans de petites assiettes, et mangé avec des cuillères de bois ou dégusté dans des verres de couleur. Partout aussi, hélas ! apparaissent des cicérones bienveillants, qui connaissent tous les bons coins, devinent tous vos goûts, et prétendent tous les satisfaire ; d'où il suit qu'ils vous poursuivent en se battant et en tempêtant, vont où vous allez, s'arrêtent où vous vous arrêtez et, bon gré mal gré, concluent pour vous les marchés.

Mais il ne faut pas s'éterniser dans les bazars, quoique la tentation soit grande. — Aucun voyageur ne quittera Constantinople sans avoir vu les *Derviches tourneurs*. Tous les mardis et les vendredis, les derviches célèbrent leur culte ou, pour mieux dire, donnent une représentation dans un charmant petit kiosque orné de jolies peintures, entouré d'une cour plantée d'arbres, avec une magnifique vue sur le Bosphore ; ce sont les moines de l'Orient ; mais leurs cloîtres ne ressemblent guère aux tristes prisons monastiques de l'Occident ; eux-mêmes ne professent nullement l'ascétisme ; ils ne sont pas astreints au célibat, et, comme tout bon musulman, chacun d'eux peut avoir jusqu'à sept femmes.

Donc, le mardi 9 mai, à 2 heures de l'après-midi, nous nous rendons à l'endroit désigné. A l'entrée, on nous fait ôter nos chaussures et mettre des pantoufles, puis on nous introduit dans une jolie salle carrée, au centre de laquelle est réservée une enceinte circulaire, formée par des colonnes et une barrière à hauteur d'appui. Nous nous accroupissons et, derrière cette barrière, nous attendons. Les derviches ne tardent pas à entrer lentement, l'un après l'autre, chacun s'inclinant du côté de l'Orient. Ils sont vêtus d'une longue tunique blanche, serrée autour de la taille, et dont la partie inférieure forme une sorte de grand jupon ; un large manteau

bleu, brun ou noir, et le haut bonnet de fourrure gris que tout le monde connaît, complètent leur costume. Ils viennent tous ainsi, au nombre de vingt environ, se ranger le long des colonnes et y demeurent immobiles jusqu'à ce que l'iman ou grand prêtre, petit vieillard à barbe blanche, reconnaissable à son bonnet de fourrure blanche, entouré d'un turban vert, fasse son entrée. Salué à son arrivée par un sourd grognement de ses subordonnés, le vieillard se dirige lentement vers un tapis rouge placé au fond de la salle, vis-à-vis de la fenêtre ouvrant sur l'Orient. Il s'agenouille, et aussitôt tous les derviches, quittant leurs places, commencent leurs prières, accompagnées de genuflexions, de roulements d'yeux, et de la récitation, sur un ton plaintif et monotone, d'une sorte de liturgie. A certains moments, tous se rapprochent et tombent à genoux, la face contre terre, présentant ainsi aux spectateurs placés en arrière une vue d'ensemble assez originale.

Cette première partie de la cérémonie, qui n'est au fond qu'une entrée en matière, se termine par le défilé solennel de tous les derviches, qui font lentement cinq ou six fois le tour de la salle, l'iman en tête, au son cadencé d'une musique étrange, placée dans une galerie au-dessus de nos têtes, et composée, si mon oreille peu exercée ne s'y trompe

pas, d'un tambour et d'un fifre. Un chant plaintif et monotone se marie heureusement au son de cette musique lugubre.

Les derviches ont maintenant regagné leur place ; debout, adossés aux colonnes de la salle, les yeux fixés à terre, ils semblent plongés dans une profonde méditation. Cependant la musique continue à jouer, et, peu à peu, la mesure s'accélère, les notes se pressent plus aiguës et plus intenses. Ce n'est bientôt plus une musique, mais une sorte de mugissement étrange, tout ensemble harmonieux et discordant, lent et rapide, plaintif et joyeux, sourd et criard. Il me devient impossible de discerner les instruments qui résonnent à mon oreille et de m'assurer si le fifre et le tambour primitifs ont recruté de nouveaux auxiliaires. Tout à coup, un bruit sec, comme un coup de pistolet, nous arrache brusquement à l'espèce d'engourdissement où ces sons étranges nous jetaient nous-mêmes. Il est causé par la chute simultanée et instantanée des vingt derviches, qui viennent de se prosterner le front contre terre, et dont les mains étendues sont venues frapper toutes ensemble le parquet sonore. Un moment après, tous sont de nouveau debout ; ils jettent leurs manteaux et se dirigent lentement, pieds nus, l'un derrière l'autre, vers l'imam qui trône, toujours accroupi sur son tapis rouge. Deux ou

trois seulement sont restés à leurs places ; ce sont les plus âgés , ceux qui , pour une raison ou pour une autre , ne prennent pas part à la danse qui va commencer.

Le premier derviche est maintenant arrivé en face de l'iman ; il s'incline profondément et puis se jette vivement de côté , les mains croisées sur la poitrine ; il commence à tourner lentement sur lui-même ; peu à peu il accélère son pas , ses bras se détendent , enfin il les élève brusquement en l'air et se lance dans un mouvement frénétique , tournant sur lui-même comme une toupie d'Allemagne, la tête inclinée, les yeux fixés en haut, la robe flottante, et avançant d'un mouvement lent, continu, presque imperceptible. Chacun de ceux qui le suivent reproduit exactement cette série d'opérations , et bientôt ils sont tous là, pirouettant sur eux-mêmes à qui mieux mieux. La musique redouble de rapidité et d'intensité, et avec elle la danse s'accélère et se précipite ; ce ne sont plus des hommes, c'est un tourbillon vivant qui marche et qui semble immobile — on ne devine le mouvement qu'à la succession des figures qui passent sous vos yeux. L'expression de ces visages, gonflés et rougis par la fatigue, est très variée : les uns semblent vraiment perdus en extase ; j'en remarque un surtout, au regard intelligent, aux traits réguliers et expressifs,



beau, gracieux, jeune encore, qui semble tourner avec une volupté suprême. Tout son corps, souple et flexible, participe au mouvement, et son regard, constamment dirigé vers le ciel, semble contempler un objet invisible. Je dois ajouter que la majorité ne lui ressemble guère : la plupart ne semble pas prendre au sérieux leurs singulières fonctions ; plusieurs ont l'air abruti ; la dégradation et le vice ne se lisent que trop sur ces visages flétris ; quelques-uns sont des vieillards à barbe grise ; leurs mouvements sont plus lents, plus gauches ; mais ils ne faiblissent pas un instant. En revanche, voici un enfant de 10 à 12 ans ; et ses petits bras sont immobiles, et ses petits pieds se trémoussent en cadence, et sur cette figure enfantine, vieillie d'avance, est empreinte la gravité du vieillard et la majesté du prêtre.

La danse se prolonge ainsi de 9 à 10 minutes ; les derviches regagnent ensuite leurs places, et ceux qui n'ont pas pris part à la danse s'empressent de jeter sur les épaules haletantes des autres les manteaux dont ils s'étaient dépouillés. Quelques minutes se passent dans un silence profond et recueilli.

Mais la musique résonne de nouveau, les derviches agenouillés se relèvent, jettent leurs manteaux et recommencent à défiler devant l'iman. Un instant après, la danse a repris son cours pour cesser

encore au bout d'une dizaine de minutes. La cérémonie entière se répète ainsi quatre fois, et se termine par un nouveau défilé de tous les derviches autour de l'enceinte. Puis tous se donnent le baiser de paix et se retirent au milieu de la haie formée par les spectateurs. Les factionnaires turcs présentent les armes à l'imam qui répond par une bénédiction.

Voilà, dans tous ses détails aussi fidèlement notés que je l'ai pu, ce culte plus étrange qu'imposant. Une pareille description peut, me semble-t-il, se passer de tout commentaire ; mais s'il le fallait, je serais tenté de résumer mon impression dans ce mot de Pascal : « Qui veut faire l'ange fait la bête. »

## II

Et sur ce , nous prendrons congé des derviches et de Constantinople, pour nous transporter sans transition sous un autre ciel et au sein d'une autre race. Nous sommes au Pirée, où nous jetons l'ancre le vendredi 13 mai, à 5 heures du matin.

Cette première vue de la Grèce dépasse encore mon attente ; le temps est splendide, la mer éblouissante de lumière, la côte admirablement découpée,

et comme ciselée ; les moindres lignes se dessinent avec une netteté merveilleuse sur l'azur léger du ciel. Ajoutez à cela tout un monde de teintes, de nuances, d'ondulations, plein d'une harmonie enchanteuse, et tout cet ensemble s'arrondissant naturellement en un amphithéâtre et formant immédiatement un tableau, comme si dans cette patrie des arts la nature elle-même se faisait artiste ; et puis, je ne sais quoi d'arrêté, de défini, d'achevé dans les grandes lignes et dans les horizons lointains comme dans les détails plus rapprochés, qui donne immédiatement l'idée de la perfection et semble répondre à ce même caractère de perfection si profondément empreint sur les œuvres du génie grec ; rien d'immense, de disproportionné, de mélancolique ; point de ces vastes horizons sans limites qui font le charme étrange de l'Égypte ; la mer elle-même, semée d'îles et de golfes, semble vouloir faire oublier son immensité et rentre dans ce cadre charmant sans le déborder. Chaque pierre ici éveille un souvenir, chaque point de vue, chaque horizon nouveau ouvre un nouvel horizon dans la pensée, et partout on est frappé de cette harmonie mystérieuse et profonde entre la nature et l'art, entre l'œuvre de Dieu et l'œuvre de l'homme.

C'est pour associer nos premières impressions à cette radieuse matinée, que, à peine débarqués, nous

nous empressons de courir à l'Acropole, et que, pour la première fois, nous gravissons l'Aréopage, et le Pnyx, et la colline du Musée, et que, pour la première fois, nous saluons Athènes et l'Hymette, et ses temples merveilleux, et son ciel baigné de lumière. Bien souvent depuis, nous sommes revenus parcourir ces ruines célèbres, nous avons vu le soleil se coucher sur le Pentélique, et la lune illuminer le Parthénon.

Deux de ces ruines m'ont surtout frappé, celles du théâtre de Bacchus et celles de l'Acropole.

Le théâtre de Bacchus était le grand théâtre d'Athènes, c'est celui où furent représentés les principaux chefs-d'œuvre de l'antiquité. Il y a deux ou trois ans encore, on ne connaissait de ce théâtre que quelques gradins supérieurs très mutilés. Des fouilles heureuses ont, depuis, mis à jour le théâtre tout entier, merveilleusement conservé, et nous ont ainsi rendu le seul spécimen complet que nous possédions de ce genre d'architecture. Voici la scène, ou plutôt l'espace demi-circulaire où se plaçait le chœur, autour de l'autel de Bacchus dont l'emplacement est demeuré visible; elle est ornée de bas-reliefs encore admirables de netteté, de fraîcheur, malgré les injures du temps, et travaillés avec l'art exquis de la belle époque de la Grèce. Le principal représente le sacrifice officiel du bouc; tout s'y

trouve : l'autel, les sacrificateurs, la victime ; mais, excepté celle-ci, tous ont perdu la tête à la bataille, et les rares individus qui ont conservé ce précieux appendice de leur personnalité sont au moins privés de leur nez. C'est le cas, par exemple, de ces beaux bustes de Silène qui, intercalés au milieu des bas-reliefs, supportaient la scène sous l'effort de laquelle leur corps, ramassé sur lui-même, semble plier encore. Au delà, des fragments de toute sorte accumulés, tronçons de colonnes, chapiteaux corinthiens, débris de statues, marquent l'emplacement du portique monumental par lequel on se rendait au théâtre.

Tout autour de la scène s'étagent des gradins, en général très bien conservés, polis et brillants, comme s'ils sortaient de l'atelier ; 30 000 personnes venaient s'y asseoir pour applaudir les chefs-d'œuvre d'Eschyle et de Sophocle. Le premier rang surtout est remarquable ; il est formé de ces grands sièges à dossiers que tout le monde connaît sous le nom antique de chaises curules, et le nom moderne de fauteuils ; c'étaient les places réservées aux grands dignitaires, notamment aux prêtres, comme l'attestent encore les inscriptions placées au bas de chacun de ces sièges ; scènes, gradins, dalles, statues, tout est en marbre blanc du Pentélique. La vue embrasse de là la mer, Salamine, Egine, les Cy-

clades, qui formaient ainsi le fond de la scène et comme la grande décoration naturelle du théâtre.

A côté et au-dessus du théâtre de Bacchus s'élève sur une colline escarpée l'Acropole : on y pénètre par les Propylées, majestueuse avenue de colonnes imposantes encore, malgré leur état de dégradation. L'Acropole, qui formait autrefois la citadelle d'Athènes, renfermait tout un ensemble d'édifices religieux, dont les débris attestent l'ancienne élégance. On admire toujours le temple de la Victoire et l'Erechtéon ; mais le chef-d'œuvre de l'Acropole, et de la sculpture et de l'architecture antiques, c'est le Parthénon, devant lequel nous sommes maintenant arrivés. Ce qui nous frappe tout d'abord, c'est l'état de délabrement et de mutilation dans lequel se présente à nous le célèbre temple de la déesse d'Athènes. Les colonnes sont criblées de trous de balles et de boulets ; le fronton oriental est complètement détruit ; le fronton occidental, encore debout, n'est guère mieux conservé. Mais, cette première impression une fois passée, on oublie bien vite ce qu'on a perdu pour jouir de ce qui reste. Le dirai-je cependant ! à première vue j'ai été déçu, et je ne puis attribuer mon désappointement qu'à mon inexpérience esthétique et à la perfection même du chef-d'œuvre que j'avais sous les yeux.

Il en est du Parthénon comme de tous les monuments de l'art et de la littérature antiques ; ils paraissent simples parce qu'ils sont parfaits comme la nature qui les inspira ; l'art merveilleux qui a présidé à leur formation se dérobe sous l'exquise harmonie de l'ensemble, et la justesse rigoureuse des proportions. Ce n'est que graduellement que je suis arrivé à comprendre qu'il n'y a rien au monde de plus grandiose et, en même temps, de plus achevé, de plus calme, de moins tourmenté, que ces lignes pures et sévères ; que de force, par exemple, et en même temps de légèreté, que de souplesse et de fermeté dans ces magnifiques colonnes doriques, qui semblent dédaigner tout ornement accessoire, qui n'ont pas même de soubassement et semblent sortir du sol même de l'édifice ; la simplicité est ici le comble de l'art.

Ajoutez-y cette teinte dorée que le soleil semble déposer à la longue sur les ruines de ce pays ; ajoutez-y les lignes sombres de l'Hymette, qu'on entrevoit à travers les colonnades ; remplacez le fronton et la toiture détruits par la voûte d'azur qui les couronne, inondez l'édifice tout entier de cette lumière magique qui semble transfigurer tout ce qu'elle touche, et vous aurez le Parthénon actuel aussi beau, peut-être, que vous l'avez jamais rêvé au temps de sa splendeur passée. On sait que les fa-

meuses métopes qui ornaient la frise intérieure ont été arrachées au ciel et au soleil natal par lord Elgin, pour aller tristement mourir de froid et d'obscurité dans un musée britannique. Quelques-unes seulement, du côté occidental, sont encore en place, et c'est merveille de voir comme ces sculptures dégradées semblent s'animer et revivre aux rayons du soleil. Nous remarquons surtout deux ou trois groupes de jeunes cavaliers athéniens, et parmi eux, celui qui a servi de motif à la charmante *Causerie athénienne* de M. Victor Cherbuliez. — Le matin même de notre départ d'Athènes, nous sommes revenus voir ces frises, mais le soleil ne les éclairait pas encore, et nous ne pouvions croire que ces sculptures mutilées, mornes, sombres, fussent celles que, deux jours avant, nous avions tant admirées. La lumière, il ne faut pas se lasser de le répéter, voilà en Grèce le grand et incomparable artiste. — Le théâtre de Bacchus et le Parthénon sont les deux plus grands souvenirs que j'ai rapportés de l'ancienne Athènes.

Quant à l'Athènes moderne, j'ai peu de chose à en dire : je me bornerai à vous déclarer sur mon âme et conscience qu'il s'y trouve un certain nombre de rues bien alignées et proprement balayées, avec boutiques de boulangers et de modistes; que les dites rues aboutissent presque toutes à une grande



place où se trouve un beau café, et dans ce café des officiers habillés je pense par les tailleurs du roi de Wurtemberg, à en juger par leur uniforme ; que les susdits militaires se racontent en riant les exploits de messieurs les brigands, de manière à faire croire qu'ils leur servent de compères ; et qu'enfin sur cette place s'élève une grande bâtisse fraîchement badigeonnée, que vous prendriez pour une caserne, et qui se trouve être le palais du roi Othon. — Quant aux habitants, je remarque çà et là quelques Pallicares en grand costume, veste et chemise brodées, bonnet rouge, soutanelle éclatante de blancheur, enfin grandes guêtres noires, bleues ou rouges, selon les goûts. Ce costume est très pittoresque quand il est bien porté. Or en général les Grecs sont de beaux hommes, de belle mine, de grande taille, auxquels le costume national va parfaitement. Je ne parle pas ici des cochers du Pirée, qui n'ont conservé du costume de leurs aïeux qu'une espèce de sale jupon, et l'ont recouvert du paletot britannique, surmonté d'un chapeau de paille façon du faubourg Saint-Denis. — Quant au beau sexe, il a deux manières de s'habiller fort différentes, sans parler de l'européenne qui ne compte pas : les femmes du peuple portent un long vêtement de toile blanche, recouvert d'une sorte de casaque grossièrement ornée ; le tout très disgracieux ; les

femmes de la bourgeoisie élégante se font remarquer au contraire par le bonnet rouge à long gland pendant sur l'oreille, qu'elles ont conservé et qu'elles portent avec beaucoup de grâce sur leurs cheveux noirs ; ce simple changement de coiffure fait grand effet. Je suppose seulement qu'avant de l'adopter décidément, ces dames consultent attentivement leur miroir, car toutes celles que j'ai vues ainsi coiffées étaient fort jolies, et j'imagine que les laides n'en seraient que plus laides, et, par-dessus le marché, ridicules.

Mais avant de quitter Athènes et la Grèce, il nous reste à voir Eleusis. En conséquence, nous voici installés dans une petite voiture découverte et roulant grand train, car les chevaux d'Athènes sont horribles, mais marchent comme le vent. La campagne autour d'Athènes est terriblement brûlée et aride ; la plupart des routes qui partent de la ville ressemblent à la route d'Athènes au Pirée, qui est une longue chaussée poudreuse courant entre deux rangs de manches à balais en guise d'arbres. Le pays offre donc peu d'intérêt jusqu'aux environs de Daphné, où s'élevait jadis un temple d'Apollon, remplacé aujourd'hui par un monastère ; nous traversons le petit bois d'oliviers qui entoure Colonne : il ne rappelle guère les Euménides auxquelles il était consacré. Nous sommes ici sur la terre classique du

merveilleux mythologique ; ces lieux ont vu se dérouler les principales péripéties de la tragique histoire d'Oedipe. — Le petit vallon de Daphné est resserré entre deux collines escarpées, couvertes d'arbres verts au sombre feuillage. Mais droit au-dessous de nous, nous découvrons la baie de Salamine et sa plage riante. Le génie grec est là tout entier dans ce curieux contraste, entre ce paysage sombre et sévère et ces horizons charmants ; c'est la poésie grecque colorant et transfigurant comme une douce lumière les aventures fort peu édifiantes d'une troupe de brigands. — Nous atteignons bientôt les bords de ce golfe qui porte un si beau nom, et nous le côtoyerons quelque temps avant d'arriver à Eleusis. C'est au pied de ces montagnes aux formes mystérieuses, c'est au bord de cette mer consacrée par de si glorieux souvenirs, que s'avancait la foule parée et joyeuse, accourue pour la célébration des Mystères ; nous retrouvons encore çà et là les vestiges de l'antique voie sacrée. Enfin, voici un petit groupe de maisons et de ruines amoncelées au pied d'une colline qui fut l'Acropole : nous sommes à Eleusis.

Les ruines du fameux temple de Cérès, quoique peu nombreuses, sont intéressantes ; la plupart des débris que nous remarquons sont fort beaux et bien conservés. Mais ce qui me frappe surtout, c'est une magnifique statue de Cérès, déposée dans une pe-

tite cabane à côté de l'emplacement où se font les fouilles. Je n'ai jamais vu de statue produire une aussi soudaine impression ; rien ne peut donner l'idée de la fierté et de la majesté du visage : le front légèrement contracté, mais encore calme et serein, le regard sévère, la lèvre presque dédaigneuse, semble nous défendre d'approcher. C'est bien là la déesse digne de présider aux Mystères, et certes, lorsque, debout sur son piédestal, dominant la foule et le temple, elle apparaissait tout d'un coup au moment fixé derrière le voile qui la cachait, tout ce peuple prosterné devant elle devait frissonner d'épouvante et d'adoration. Un regard jeté sur cette statue mutilée vous transporte au sein de la vie antique, et de ces cérémonies étranges qui avaient un sens si profond. — Un nom et quelques ruines, voilà tout ce qui reste d'Eleusis. Mais ce peu est beaucoup, si l'on essaie de recomposer par la pensée les grandes scènes dont ces lieux furent autrefois le théâtre ; combien de générations successives sont venues chercher ici une réponse aux aspirations et aux exigences de la conscience ! Il est impossible du moins de quitter Eleusis sans admirer cette puissance magique qui a immortalisé chaque coin de terre de ce petit pays, tandis qu'ailleurs, dans les espaces immenses du nouveau monde, les générations et les villes disparaissent sans laisser de traces dans l'histoire.

### III

Et maintenant, au lieu de retourner d'Eleusis à Athènes, nous ferons un troisième bond et nous nous transporterons immédiatement à Venise.

Je n'ai ni l'intention ni le temps de décrire une ville si souvent décrite. Chacun le sait, Venise semble réunir tous les genres de plaisir et d'intérêt : une ville toute entière conquise sur la mer, les gondoles et les gondoliers, cette foule de canaux qui se pressent et qui se croisent dans tous les sens, les magnifiques palais qui bordent le grand canal, les œuvres d'art semées à profusion, la ville entière parée et ornée avec une sollicitude et une richesse inouïes ; et puis le privilège de contempler quelques-uns des plus beaux chefs-d'œuvre de l'art humain ; tout semble calculé ici pour le plaisir des yeux et les jouissances de l'esprit.

Dans cette foule d'édifices célèbres, deux surtout attirent l'attention des voyageurs : le palais des Doges et l'église de Saint-Marc.

C'est le souvenir de la fière et redoutable aristocratie vénitienne qui remplit le palais des Doges. En traversant les différentes salles où le conseil des Dix, où le Sénat, où les Inquisiteurs d'Etat, se réunissaient, on retrouve tout entiers ces grands et

quelquefois terribles souvenirs. Pour juger de ce qu'était cette aristocratie à laquelle obéissait Venise, il faut aller contempler au Musée les admirables portraits des doges ou des sénateurs, peints par le Titien et le Tintoret. Toutes ces physionomies expriment un singulier mélange d'intelligence, de finesse, d'énergie, d'orgueil et de dédain ; un coup d'œil jeté sur ces toiles si vivantes, explique mieux bien des pages de l'histoire de Venise que de longues dissertations.

Ce qui caractérise l'église de Saint-Marc, et en général le style byzantin, c'est un entassement vraiment extraordinaire de voûtes et de coupoles ; tout se courbe, s'arrondit, se transforme en arcs de triomphe. C'est bien l'architecture qui convient à une religion victorieuse et dominante ; c'est celle qu'adoptèrent et les basiliques de la Rome ancienne, et les basiliques chrétiennes, lorsque la religion des martyrs devint la religion de l'empire et monta sur le trône avec Constantin. Mais, il faut le dire, comme la religion qui se matérialisait par sa victoire même, toute cette architecture triomphale manque un peu de grandeur et d'élan ; elle parle bien moins à l'âme que l'architecture gothique, cette mélancolique mais ardente aspiration vers l'infini.

Voilà donc Venise telle qu'elle apparaît à l'étranger qui la traverse en courant : car hélas ! Venise

n'est plus dans Venise; il ne reste de Venise que ce qui ne peut s'enlever, l'aspect extérieur, ses palais, ses églises, ses marbres et ses tableaux, et puis, le sourire de son ciel et de son doux soleil. Mais quelque belle que soit encore cette reine des mers, on sent bien vite peser sur elle une atmosphère de mort. La plupart de ces beaux palais, résidence de l'aristocratie vénitienne, tombent en ruines, car tous ceux qui en ont les moyens ont fui leur ville chérie, préférant l'exil à la douleur de la voir esclave. Sur la place Saint-Marc, le plus beau joyau de Venise, on ne voit plus passer le soir que des étrangers, des fonctionnaires et des officiers autrichiens. Le doux parler italien ne retentit plus sous ces arcades gracieuses, c'est le tudesque qui trône, qui fait seul raisonner les échos de la place, presque déserte aujourd'hui, en comparaison de la foule qui s'y pressait autrefois. Sur le *Canal Grande*, au lieu de la foule brillante et élégante, au lieu des gondoles parées, au fond desquelles reposaient les belles vénitiennes, on voit glisser rapidement quelques rares et silencieuses embarcations, et on entrevoit un *guide-book* d'abord, puis un long nez et de grands favoris rouges, et on se trouve à Londres sur le *Canal Grande*. Le grand théâtre est fermé depuis 1819, les opéras des grands maîtres ne s'y font plus entendre: plus de musique italienne à Venise, tant

que Venise ne sera pas italienne. Le port est vaste, bien abrité, admirablement placé, mais il est désert : plus de commerce à Venise, tant que Venise ne sera pas italienne. — En revanche, voici sous les arcades du palais des Doges, quatre pièces de canon en batterie et les uniformes blancs montant la garde, et, plus loin, aux fenêtres ogivales de ces palais gothiques, voici suspendues les buffletteries blanches et les bonnets de police : les palais abandonnés sont transformés en casernes.

Oh ! qu'il sera beau le réveil de tout ce peuple, lorsqu'il se relèvera vivant et libre de ce long anéantissement volontaire, de ce suicide héroïque, et qu'il balayera devant lui, dans un jour de juste colère, cette troupe étrangère qui souille et qui tue Venise ! Ce jour si impatientement attendu est-il près de paraître ? Est-ce lui que nous voyons peut-être déjà poindre à l'horizon ? Je ne sais ; mais ce que je sais bien, c'est qu'il est désormais impossible de passer quelques heures à Venise sans en emporter un souvenir ému ; je sens en la quittant que je l'aime encore plus que je ne l'admire.

Enfin nous touchons au terme ; mais avant de me séparer de ceux qui ont bien voulu ce soir me servir de compagnons de voyage, je voudrais résumer en quelques mots les impressions que me



laisse cette course rapide à travers des contrées si diverses. Constantinople, Athènes, Venise : le seul rapprochement de ces noms illustres parle d'ailleurs assez haut.

Laissons de côté Athènes ; nous'avons vu que sa grandeur est toute entière dans le passé ; c'est la Grèce antique et sa glorieuse histoire que nous cherchons à retrouver dans les monuments, dans les mœurs, dans les horizons de la Grèce moderne ; quel est l'avenir réservée à celle-ci ? Quel usage fera-t-elle de sa liberté reconquise ? Il est difficile de le prévoir ; jusqu'ici ce qui semble caractériser les descendants de Miltiade et de Sophocle, c'est leur enthousiasme pour les principicules étrangers et les drames en 5 actes et 20 tableaux.

Je ne veux pas non plus établir ici un parallèle entre l'immense métropole de l'Orient et la reine de l'Adriatique. Encore une fois, il ne s'agit pas ici de faire de la rhétorique, mais d'exprimer une impression.

Il en est des nations et des villes comme des individus ; chacune a sa physionomie apparente et son rôle marqué, mais sous cette enveloppe extérieure, sous ces dehors visibles, nous cherchons autre chose : derrière l'homme, il y a l'individu, derrière le corps ; il y a l'âme, et dans un peuple aussi, quand il est digne de vivre, sous la mobilité et la

variété apparente des choses et des hommes, il y a une pensée commune, il y a une aspiration commune, il y a une âme. C'est cette âme qui a seule le privilège de nous émouvoir et de nous passionner; c'est l'âme de Venise que nous sentons respirer et parler dans cette aspiration toujours refoulée et toujours renaissante vers la liberté première. Voilà pourquoi on peut aimer Venise, mais voilà aussi pourquoi on ne saurait aimer Constantinople.

Constantinople est un corps sans âme. Le corps est beau sans doute; on peut être ébloui un moment par l'éclat et la variété du spectacle étalé sous nos regards; mais on s'aperçoit bien vite que toute cette agitation extérieure n'est pas le mouvement, que le bruit de la vie n'est pas la vie; et que c'est la mort qui se cache sous ces brillantes apparences. C'est l'impression générale que produit l'Orient: on ne se fait aucune idée, avant de l'avoir vu, de la bassesse, de la servilité, de la dégradation morale de ces races abruties, qui mettent leur gloire à devenir esclaves, de ces populations méprisées de tous et dignes de l'être, foulées aux pieds et se traînant elles-mêmes dans la poussière. Nulle part le respect de soi-même, nulle part le sentiment de la dignité humaine et de la responsabilité morale, partout des mannequins aux brillantes couleurs, nulle part un homme.

Voilà pourquoi j'ai quitté sans regret l'Orient et son radieux soleil pour regagner notre triste et froide Europe ; voilà pourquoi cette brillante vision ne me laisse qu'un attachement toujours plus ferme aux principes qui sont à la base de notre société moderne, qui font sa force et sa gloire, et qui la sauveront à l'époque de crise qu'elle traverse ; j'ai compris une fois de plus que rien n'égale, ni ne remplace la grandeur morale, que tous les trésors de la nature ne sauraient être mis en balance avec une seule aspiration sincère vers la liberté, et que, ici comme ailleurs, la vraie lumière dépasse l'horizon sensible. Mais pour le comprendre, messieurs, il n'est pas besoin d'aller jusqu'en Turquie : au lieu de traverser l'espace, traversons le temps ; c'est plus facile et plus rapide ; reportons-nous par la pensée à la journée glorieuse dont nous célébrons en ce moment même l'anniversaire <sup>1</sup>, car jamais la grandeur morale ne rayonna d'un plus vif éclat que le jour où, dans un coin de terre isolé, trois hommes seuls devant Dieu, jurèrent de vivre et de mourir pour propager autour d'eux le double sentiment qui brûlait au fond de leur cœur, et que n'a jamais connu le pays de l'aurore et de la lumière : l'amour de la patrie et la passion de l'indépendance.

<sup>1</sup> Le serment du Grütli.

